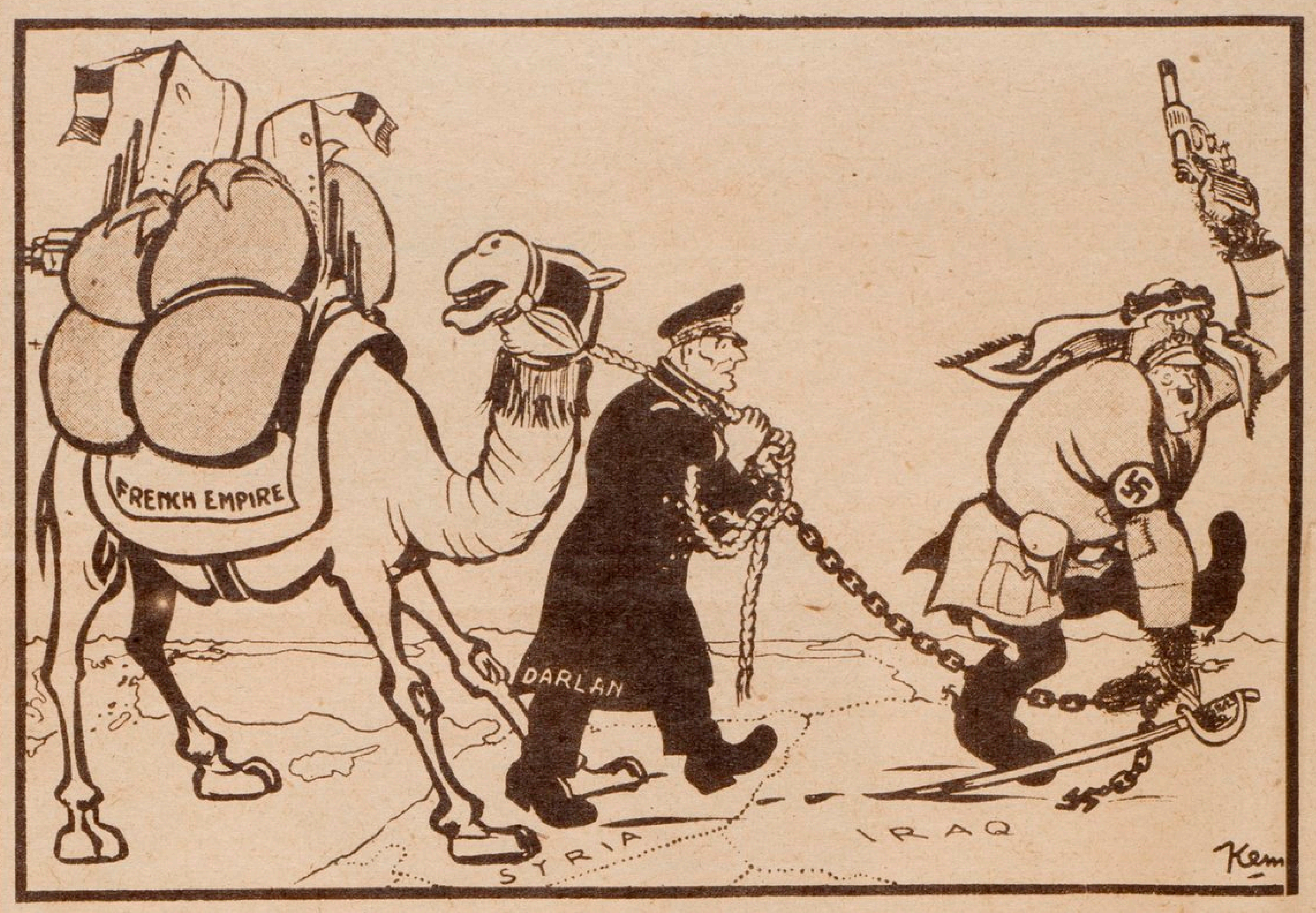
IMAGES



UN FUSILIER MARIN DE LA FRANCE LIBRE
Barbe au vent, le béret calé sur l'oreille non sans une coquetterie toute gauloise, ce soldat de la France nouvelle reflète dans son sourire les espoirs de la nation qui, avec des « va-nu-pieds superbes », promena le flambeau de la liberté à travers l'Europe.

No. 624 — LE CAIRE EGYPTE 25 AOUT 1941
HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE
15 mills
20 mils en Palestine

GLANE DANS LA PRESSE



Drang nach Osten, nouveau modèle.
(Britain and the Near East)



Eh bien, Adolf ! Tu ne vois pas encore la victoire ?
(Daily News)



La R.A.F. — C'est votre tour, cher ami, de goûter à votre propre médicament !
(Melbourne Argus)

DIMANCHE PROCHAIN :

2 ANNEES DE GUERRE

(1 Septembre 1939 - 1 Septembre 1941)

UN NUMERO SPECIAL D'«IMAGES»

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

La bataille de Léningrad

Avec cette campagne de Russie sur un front d'une incroyable longueur, on passe d'Odessa à Léningrad, comme si ces deux villes étaient voisines, alors que des milliers de kilomètres les séparent.

Les problèmes de stratégie et de ravitaillement que pose un front d'une telle longueur donnent le vertige et il faut admirer les hauts commandements allemand et russe d'arriver à manœuvrer dans ces immensités, à garder la cohésion de leurs armées, à ne pas laisser les combattants manquer de vivres et les tanks manquer d'essence.

En attaquant à la fois Odessa et Léningrad, Hitler a révélé ses intentions. Par la possession d'Odessa, il veut arriver à conquérir le riche bassin industriel du Donetz, présenter au peuple allemand quelque chose de concret, pour justifier les sacrifices de cette nouvelle campagne. Il ne peut échapper à l'hiver et il voudrait se stabiliser dans cette région, pour mieux préparer son offensive du printemps contre le Caucase. Mais il doit affronter deux dangers que l'occupation d'Odessa n'élimine pas : entretenir une immense armée dans un pays rendu désertique et briser le million et demi d'hommes que le maréchal Boudienny est arrivé à concentrer sur l'autre rive du Dnieper, en y installant une véritable ligne défensive. Son adversaire ne peut l'y laisser, car il s'expose à se voir contre-attaquer ; et pour l'en déloger, il devrait parvenir à lancer au delà du fleuve une armée supérieure en hommes et mieux équipée.

Quant à l'attaque contre Léningrad, son succès est pour Hitler aussi moral que pratique. Par l'occupation de cette ville au nom illustre, il voudrait marquer à son actif un succès spectaculaire, qui compenserait son échec devant Moscou et Kiev. Il voudrait aussi arrêter les opérations navales russes dans la Baltique, arrêter ou diminuer les raids sur Berlin, un grand nombre d'avions russes partant de Léningrad.

Mais cette attaque contre Léningrad risque d'être terriblement coûteuse. Le terrain est des plus difficiles, comportant des défenses naturelles, comme les fameux marais qui seront impraticables dans deux ou trois semaines. Il a déjà commencé à pleuvoir. Des défenses militaires protègent l'approche de la ville et on doit leur faire confiance, jusqu'à preuve du contraire.

Le maréchal Vorochilov qui défend Léningrad est à la tête d'une très forte armée qui sera magnifiquement secondée par la population.

L'appel qu'il a lancé doit galvaniser toutes les énergies, car c'est un appel de foi. Lui-même y souligne le caractère industriel et culturel de la ville, ses puissantes usines et ses remarquables bâtiments.

Nous ne croyons pas qu'il l'aurait fait, s'il n'était pas sûr de pouvoir tenir. Dans tous les cas, les neutres lui font confiance. Ces quatre semaines qui vont suivre seront parmi les plus importantes pour la conduite de la guerre.

Dans un mois, avec les pluies puis les neiges, les combats devront pratiquement cesser, surtout pour les armées mécanisées. C'est pourquoi nous allons enregistrer des batailles les plus furieuses de cette campagne, des assauts dans lesquels les Allemands vont jeter toutes leurs réserves contre les Russes qui s'accrocheront au terrain.

Les Américains et les Britanniques sont convaincus que, même s'il remporte des succès, même s'il occupe Odessa et Léningrad, Hitler ne fera pas capituler Staline. Et c'est pourquoi, sans se laisser impressionner par ces nouvelles avances, ils organisent le ravitaillement des Russes en équipement, surtout en avions.

Les Américains, qui disaient, il y a quelques jours, que les Russes payeront au comptant, envisagent maintenant un prêt. Or, même à des alliés, les Américains ne prêtent généralement pas, s'ils n'ont pas confiance dans leur victoire finale.

Qu'on étudie le processus de l'aide américaine à l'Angleterre, pour constater que cette aide s'est amplifiée, à mesure qu'augmentaient les chances de victoire des Britanniques.

D'un autre côté, pour envoyer rapidement aux Soviets des avions, tout un plan pratique vient d'être mis au point. Les avions américains voleraient directement jusqu'en Sibérie, et à travers toute la Sibérie les Russes sont en train d'installer de nombreux terrains d'atterrissage.

Un autre plan est fait pour l'envoi de fournitures à travers le Pacifique, de manière à éviter une friction avec le Japon.

Ainsi, les moyens nécessaires seront mis à la disposition du haut commandement russe, pour une guerre d'endurance.

Si, donc, à la production des usines russes dans l'Oural (hors de la portée de la Luftwaffe) viennent s'ajouter les fournitures américaines et britanniques, il est logique que cette guerre de Russie se prolonge indéfiniment et use le potentiel militaire de l'Allemagne.

Le Congrès de la Mer

A la Chambre des Représentants et au Sénat américains, le président Roosevelt fera bientôt une communication sur son entrevue avec Churchill, au large de la mer.

Cette entrevue devient pour les Américains le véritable point de départ d'une action nouvelle. Roosevelt veut qu'il en soit ainsi, et c'est pourquoi il a donné un solennel avertissement à ses compatriotes, leur demandant de se réveiller. Il s'est réclamé d'un souvenir des plus chers au cœur de tout Américain, celui d'Abraham Lincoln, qui a mis fin à l'esclavage, comme les Américains d'aujourd'hui devront mettre fin à la servitude qu'Hitler veut imposer au monde.

Cette rencontre avec Churchill a rendu Roosevelt plus interventionniste que jamais et d'une manière urgente. Il va désormais brûler les étapes.

En attendant que l'Amérique soit officiellement en guerre, le Président intensifiera la collaboration des Etats-Unis pour arriver à faire tenir la Russie jusqu'au printemps, maintenir Hitler engagé à l'Est, aider la Chine de manière à ne pas en libérer le Japon et renforcer puissamment les Britanniques en Méditerranée, car on prévoit une offensive allemande en Orient pour cet hiver.

De cette façon, il fera magnifiquement tenir les Alliés, jusqu'à ce que les Etats-Unis entrent en guerre.

L'esprit français

On a voulu forcer la grande presse française à publier la photo de l'amiral Darlan et un article élogieux. Ne pouvant résister à un ordre accompagné de menaces, les journalistes publièrent la photo et l'article dans la cinquième colonne.

Les Allemands ne comprirent peut-être pas, mais tous les Parisiens en firent des gorges chaudes.

Ils le payèrent cher, un peu plus tard, quand la police fit feu sur les manifestants, indignés du discours radiodiffusé du maréchal Pétain.

Mais rien ne pourra plus plonger les Français dans une apathie favorable à la politique de trahison, maintenant que la vérité leur est révélée. Or, le Français, frondeur, audacieux, casse-cou quand il se met à combattre un régime, finit par le rendre intenable, malgré toutes les répressions. Et puis la France est trop exposée à la lumière internationale pour qu'un Himmler puisse y torturer et pendre, comme il le fait en Pologne ou en Yougoslavie. Tant que Hitler espère avoir le concours de la flotte française, il devra mettre un peu de modération dans ses brimades et moins pendre et fusiller qu'il ne le fait ailleurs. Il a fait arrêter 40.000 saboteurs de voies ferrées en France occupée et non occupée. Ceci révèle toute l'ampleur prise par la campagne de sabotage.

D'un autre côté, un revirement est en train de se produire parmi les hommes politiques de l'ancien régime. Un moment abattus, terrorisés, ils laissèrent faire et firent même semblant d'appuyer la politique du maréchal Pétain. Mais voilà qu'ils se reprennent et un certain nombre d'entre eux se réunit à Vichy, en un parlement secret et hostile à l'ordre nouveau.

Théoriquement, Pétain leur a retiré tous leurs pouvoirs, mais, en fait, ceux qui jouissent d'une situation privilégiée auprès de leurs électeurs la gardent et leur influence s'exerce contre le nazisme.

Si Vichy consomme la trahison, livre aux nazis les bases de l'Afrique, c'est une véritable révolte qui grondera en France.

LE FILM EGYPTIEN

Il y a des années que le pays n'avait vécu une semaine pareille. Jamais le Parlement ne s'était senti tellement observé, guetté, et chaque orateur réalisait que du haut de la tribune il parlait pour d'innombrables auditeurs.

Le prix du coton !

Des députés qui n'avaient jamais pris la parole, comme le millionnaire Badraoui Achour pacha, firent entendre leurs voix.

Les maîtres des questions économiques, comme Ismail Sedky pacha, intervinrent à chaque séance. Les orateurs de partis échappaient à l'autorité des chefs.

Tout autre qu'Ahmed Maher pacha, qui connaît à fond la machine parlementaire et qui jouit d'une autorité morale exceptionnelle, aurait été débordé au cours de ces séances.

Ceci pour la forme.

Pour le fond, le gouvernement ne s'entêta pas dans une attitude déterminée, mais tint à se conformer à la tendance générale de l'assemblée. Sirry pacha, qui est, d'ordinaire, très rigide, préféra ne pas imposer sa volonté, mais écouter puis modifier sa politique. C'est pourquoi, après tous les orages, il se présenta avec une nouvelle fixation des prix, et il ralliera probablement une majorité assez consistante.

* * *

Mais depuis le miracle de la Bible, il n'y a plus de manne qui tombe du ciel, surtout sous la forme de millions de livres destinées à acheter le coton. Ces dix-sept millions, il faut les trouver. Et c'est le revers de la médaille : une augmentation des impôts et une perspective de nouveaux impôts.

Aussi, la Chambre ne put se réjouir de sa victoire : elle avait obtenu le prix voulu, mais par une opération de passe-passe. On prend de la poche gauche pour mettre dans la poche droite.

Seulement, la poche gauche d'où l'argent sera prélevé est la poche de tous les habitants du pays, frappés également par l'augmentation des impôts ; tandis que la poche droite où l'argent va tomber est celle d'un nombre limité de propriétaires de terrains agricoles.

L'opération, avantageuse pour une minorité, n'a rien qui puisse enthousiasmer les contribuables qui constituent la majorité.

Ce côté peu reluisant et agréable nous oblige à nous demander : Que va faire le Sénat ? Va-t-il approuver le vote de la Chambre ou voudra-t-il modifier sa décision ? On prévoit, dans les milieux politiques, le renouvellement au Sénat d'une bataille qui ne le cédera en rien à celle de la Chambre.

* * *

L'honorable député Abdel Rahman El Biali, président de la Commission des Finances, vient de démissionner du parti ittéhado-chaabiste, en déclarant qu'il le faisait parce que le parti ne s'était pas rallié au programme socialiste qu'il lui avait soumis.

Ou plutôt il avait approuvé le programme sans l'exécuter. Maintenant qu'il a repris sa liberté, il est logique que Me Biali lance un manifeste, fasse appel à des adhérents et laisse pousser sa barbe pour devenir le Jaurès de l'Egypte moderne.

Les vassaux de Hitler

Hitler, dans sa campagne de Russie, a eu besoin de ses vassaux, des Hongrois, des Slovaques, des Roumains et même des fascistes, qui sont, cependant, la cause de ses malheurs, par leurs défaites d'Orient.

Au début, les vassaux ont peut-être marché avec un certain enthousiasme, car leur suzerain leur promettait une victoire totale en six semaines et un partage généreux des dépouilles russes.

Mais les choses ont changé.

Les Russes ont eu le mauvais goût de ne pas se laisser battre en quelques semaines et d'opposer une résistance non seulement acharnée, mais terriblement coûteuse pour les assaillants et surtout pour les troupes de choc.

Comme le commandement allemand ne tient pas à trop sacrifier de divisions d'élite, il a trouvé un moyen bien simple. En première ligne, il mettra les populations qu'il considère comme inférieures et voici que les Hongrois, les Roumains, les Slovaques deviennent une véritable chair à canon. Les Russes les déciment, et comme les soldats de Budapest et de Bucarest refusent d'être continuellement exposés, les officiers allemands les abattent comme des chiens. Il faut qu'ils continuent à marcher, pour ouvrir le chemin aux Allemands et les couvrir de leur poitrine. Sinon, ils reçoivent une balle allemande dans le dos.

A l'arrière-plan, les civils sont atterrés. Tenus à la gorge par la Gestapo agissant au nom des dictateurs marionnettes comme Antonescu et Cie, par les troupes d'occupation allemande, ils se voient bombarder, ils apprennent le tragique destin de leurs armées cyniquement sacrifiées, alors qu'en eux grandit la conviction de la défaite hitlérienne.

Pour la Hongrie, à l'extrême rigueur, on excuserait la grave erreur qu'elle a commise, répétition de l'erreur de 1914. Elle n'a pas voulu comprendre que l'impérialisme belliqueux de l'Allemagne contient en lui un tel déséquilibre qu'il doit finir par être vaincu, quelle que soit sa force présente et ses premiers succès. La défaite commune de 1918 a dicté à l'amiral Horthy une nouvelle solidarité avec l'Allemagne. La Hongrie espère aussi obtenir l'autre moitié de la Transylvanie, que la partition de 1940 avait laissée à la Roumanie.

Mais la Roumanie ? Son grand destin ne s'est réalisé que par la victoire des Alliés et la défaite de l'Allemagne ; l'Angleterre l'a continuellement aidée et soutenue ; elle n'aurait jamais dû la trahir comme elle l'a fait, en devenant pour l'Allemagne une base d'agression contre la Yougoslavie, puis une alliée dans sa campagne contre les Russes.

Son apprenti-dictateur Antonescu a probablement cru qu'il pourrait arrêter, quand il le voudrait, la collaboration des armées roumaines, après une occupation de la Bessarabie. Mais il ne connaissait pas le maître allemand ; il faut qu'il l'accompagne jusqu'au bout, en Bessarabie, en Ukraine, au delà de l'Ukraine, jusqu'à la fin de cette guerre désastreuse. C'est un juste châtiment. Et maintenant le seul grand chef roumain, le vieux Maniu, le bien-aimé des paysans, qui en 1918 a libéré la Transylvanie, élève sa voix ouvertement contre Antonescu, qui n'ose pas l'arrêter. Pendant que l'armée roumaine souffre devant Odessa, les Hongrois préparent le rapt de toute la Transylvanie, berceau de la nation, dit-il.

La Hongrie s'est trompée stratégiquement, politiquement en s'alliant avec l'Allemagne, mais sans encourir l'implacable condamnation morale qui s'abat sur la Roumanie.

Ainsi, dans leur ensemble, les vassaux de Hitler ne connaissent pas des jours meilleurs que les pays qui ont défendu leur honneur, leur liberté. La Roumanie n'est pas dans une meilleure situation que la Grèce et la Yougoslavie. L'Allemagne lui a volé ses pétroles, les produits de sa terre féconde et le sang de sa jeunesse, et de plus elle s'est attiré le mépris de l'Europe, sacrifiant ainsi son avenir.

HITLER NE GAGNERA PAS



par HARRY HOPKINS

Dans un article sensationnel daté de juin 1941 que nous reproduisons ci-après, M. Harry Hopkins, bras droit du président Roosevelt, révèle les fêlures dangereuses de la machine militaire allemande. Si les démocraties travaillent vite, et elles ont tout l'air de le faire, les rêves de conquêtes des nazis s'évanouiront en fumée. Les lignes qui vont suivre constituent un message puissant basé sur la foi et les faits de l'homme qui fut envoyé à Londres comme observateur confidentiel du président des Etats-Unis, et qui est aujourd'hui à la tête du « Lease and Lend Bill ».

Hitler ne gagnera pas cette guerre. Quatre faits essentiels se dressent contre lui : **il n'a pas la maîtrise réelle des mers ; lentement mais sûrement il perd de jour en jour la supériorité aérienne dont il jouissait ; il ne peut pas mettre en ligne des ressources économiques égales à celles de l'Empire britannique et des Etats-Unis. Finalement, on ne doit pas lui permettre de consolider ses gains acquis.** Ceci serait contraire à tous les intérêts américains : économiques, politiques et moraux.

Les nazis ont mis sur pied la machine de guerre la plus formidable que le monde ait jamais vue. Des pétroles de haute qualité sont fabriqués dans de gigantesques établissements synthétiques. Les rebuts des poubelles domestiques sont systématiquement recueillis et employés. Les psychologues et les physiologues ont mis au point un système de rationnement qui a fixé d'une façon définitive la situation de la population dans la guerre, et qui rend possible un usage meilleur des ressources existantes. Chaque homme, chaque femme, chaque groupe déterminé ont été désignés pour une tâche exactement fixée. Toute cette activité est dirigée avec obstination vers une seule fin : gagner la guerre. Les « Panzer-divisionen » et les autres corps spécialisés de l'armée du Reich, équipés merveilleusement et commandés par des chefs brillants, sont un assemblage de ce que la science industrielle, militaire et aéronautique peut produire de meilleur.

On ne doit pas penser que je sous-estime Hitler et l'armée qui, sous sa direction, a remporté tant de succès.

Les Allemands sont passés maîtres dans l'art de présenter des faits et des chiffres à leurs visiteurs. Mais la plupart de ces faits et de ces chiffres demandent un examen minutieux. Nous autres aux Etats-Unis, ainsi que les Britanniques, avons acquis une expérience considérable au sujet du débit de la production aéronautique et de la création de lignes aériennes de bataille, offensives et défensives. Nous savons comment il faut lire les statistiques de la production d'avions. Nous savons combien d'appareils n'arrivent jamais sur le front de combat parce qu'ils sont détruits au cours de l'entraînement avancé des pilotes. Nous savons combien lourdes sont les pertes de l'aviation au cours des opérations, même si aucune contre-attaque ennemie n'est effectuée. Nous savons finalement qu'une flotte aérienne de première ligne, sans une réserve appropriée d'appareils et de pilotes, est une arme magnifique pour la propagande et l'intimidation de nations inférieurement armées. Mais une bataille prolongée contre un adversaire de même taille pour la maîtrise des airs verrait pareille force incomplète s'effondrer à bref délai.

En ce qui concerne les avions de combat, les Anglais ont actuellement acquis la supériorité en qualité et en nombre. Cette supériorité réduit la valeur de celle, provisoire, que les Allemands détiennent en bombardiers. Ces appareils ne peuvent plus être employés dans les zones où les Anglais ont organisé une défense effective. Ceux-ci sont à même de protéger contre les bombardements de jour leurs usines et autres points vitaux. A entendre parler les défaitistes, il semblerait qu'il n'existe pas au monde des avions de combat pouvant supporter les assauts des forces aériennes de Hitler. Ceci est directement contraire à la réalité.

Il est parfaitement vrai que l'Allemagne a eu, depuis le commencement de la guerre, et possède encore, une grande supériorité dans les forces de bombardement. A un tel point qu'elle a été, selon toute apparence, capable de lancer cinq tonnes de bombes sur l'Angleterre contre une tonne reçue. Mais les choses ont changé. Semaine par semaine, les Anglais remontent la pente, et une autre année avec notre aide trouvera les démocraties sur le plan d'égalité avec les forces du Reich. Après commencera l'inéluctable supériorité. A ce moment, Hitler ne pourra pas déménager ses usines assez loin dans l'est pour échapper au rayon d'action des bombardiers géants que nous construisons en ce moment. Chaque raffinerie de pétrole, chaque établissement synthétique, chaque usine d'avions, chaque haut fourneau seront repérés et détruits.

La tuerie gratuite de mille personnes par jour ne brisera pas le moral du peuple britannique. Et le chasseur de nuit anglais fait des merveilles. J'ai vu le bombardement de l'Angleterre sur une échelle modeste pendant l'hiver dernier, et je suis tombé d'accord avec les observateurs qui ont déclaré que, même si les bombardements avaient été dix fois plus intenses, la confiance des Anglais n'aurait pas été affectée. Ils sont trop « durs » pour cela. En fait, chaque nouveau bombardement, aussi sévère qu'il soit, semble rendre la masse de la population plus résolue que jamais à remporter la décision finale sur Hitler. Et cette détermination du peuple britannique de lutter jusqu'à la fin est le premier grand atout qui dirigera le cours de cette guerre vers la victoire des démocraties.

La maîtrise des mers

Hitler a commis une grande faute en sous-estimant la puissance navale et en misant sur une supériorité aérienne initiale. Il a pensé que les avions, en semant la destruction parmi les usines et les ports britanniques et en repérant les navires pour les sous-marins, lui auraient permis d'avoir raison de la flotte de surface. Ceci aurait pu arriver si les Anglais n'avaient pas tenu ferme l'année dernière en gagnant la bataille de Grande-Bretagne. Ceci pourrait encore arriver si nous permettons que nos envois de matériel se perdent au cours de la bataille de l'Atlantique. Jusqu'à maintenant, les Anglais ont employé leur aviation pour protéger les points nerveux de leur flotte à travers le monde. La flotte britannique a empêché l'invasion des îles. Elle a escorté avec succès une grande partie des fournitures envoyées en Grande-Bretagne. Elle a empêché Hitler d'exploiter les zones qu'il a conquises. Elle a empêché l'arrivée jusqu'à lui de produits de première importance.

Mais la flotte britannique patrouille et combat sur plusieurs fronts et sur plusieurs mers. Elle doit attaquer en Méditerranée, convoyer des troupes et du matériel en route pour le Moyen-Orient, dénicher les corsaires et garder les eaux dangereuses entre l'Amérique et l'Angleterre. C'est dans ce dernier point que réside le plus grand danger, car les fournitures en vivres et en matériel doivent être livrées, sans quoi les démocraties périront.

En dernière analyse, par conséquent, ceux qui maintiennent que la Grande-Bretagne perdra la guerre doivent baser leur jugement final sur leur croyance en la possibilité pour Hitler de briser la ligne vitale qui va de l'Amérique à l'Angleterre. Hitler, en ce moment, s'est lancé tête baissée dans cette tentative, et il faut admettre, disent-ils, que de semaine en semaine il avance sur la voie qui mène vers son objectif fondamental. Le tonnage qui arrive en Angleterre diminue tous les mois.

Sûrement ce n'est pas cette année-ci que l'Angleterre sera affamée, quoi que puissent faire les avions et les sous-marins. Mais ce serait enfouir la tête dans le sable que de ne pas se rendre compte qu'un prolongement du succès de Hitler, en endommageant et coulant les bateaux en route pour la Grande-Bretagne, peut mener à une conclusion désastreuse pour les Alliés.

Nous devons considérer cette bataille de l'Atlantique non pas avec une tendance conforme à nos souhaits, mais avec une froide objectivité en rapport avec l'implacabilité de la guerre moderne. La plus grande bonne volonté sentimentale n'empêchera pas les Fokkers et les sous-marins de frapper leurs coups mortels.

Les défaitistes prétendent que les sous-marins, les corsaires et les avions coulent plus de bateaux que les démocraties n'en peuvent construire. Cela, je le récuse en dépit du fait que c'est vrai actuellement. Les huit mois qui vont venir constituent une période cruciale pour la ligne vitale entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Nous sommes actuellement engagés dans un programme qui prévoit la construction de plus de 4 millions de tonnes de nouveaux bateaux par an. Ces chiffres peuvent être encore augmentés. Ceci, ajouté aux possibilités britanniques, signifie que les Allemands devraient couler au moins 500.000 tonnes de navires par mois, pour empêcher une augmentation du tonnage qui arrivera mensuellement dans les ports anglais.

Je me rappelle parfaitement que pendant la dernière guerre, alors que les sous-marins causaient de plus en plus de ravages, des esprits timides, chez nous et en Grande-Bretagne, croyaient que cette menace n'aurait jamais pu être enrayée. Mais elle le fut par l'ingéniosité, la force et la puissance des flottes anglaise et américaine. Les pertes dues aux sous-marins n'augmentent pas actuellement, seulement les avions qui partent des côtes de France et de Norvège causent des dommages substantiels à la marine marchande anglaise. Mais, grâce aux avions de combat à long rayon d'action et grâce à une meilleure protection des convois, ces attaques ont tendance à diminuer plutôt qu'à augmenter.

Nos propres patrouilles navales, dont le champ a été considérablement étendu, surveilleront corsaires et sous-marins qui menacent la paix de l'Amérique. Nous les chercherons et nous les trouverons ; nous trouverons le moyen d'empêcher ces forces hostiles de la puissance nazie d'interrompre cette ligne vitale de ce côté de l'hémisphère. Mais, en dépit de la détermination des Américains, Hitler cherchera par tous les moyens d'empêcher notre matériel de guerre et nos fournitures en vivres d'atteindre les rivages de nos amis.

Grâce à nos fournitures et à la supériorité aérienne qu'elles apporteront, la puissance navale des démocraties pourra reprendre l'initiative. La phase défensive de la guerre navale aura vécu. Les bâtiments de surface, collaborant étroitement avec des avions de reconnaissance, protégés par des avions de combat et soutenus par des bombardiers à long rayon d'action, pourront opérer impunément dans n'importe quelle zone choisie au long de l'immense ligne côtière contrôlée par Hitler. Les Anglais, de leur côté, défendent une zone restreinte, prêts à faire face aux forces maritimes limitées que Hitler pourrait envoyer sur leurs côtes.

La bataille de l'Atlantique et la sauvegarde de la ligne vitale britannique ont une importance autrement considérable que de permettre le libre transit de nos fournitures à l'Angleterre. Elle signifie que les démocraties du monde entier commencent à reprendre l'initiative. C'est la prochaine étape essentielle dans la mobilisation pour la victoire des immenses ressources dont les démocraties disposent.

Les productions anglaise et américaine en acier atteignent environ 110 millions de tonnes par an. Toute l'Europe contrôlée par l'Allemagne ne peut donner que 42 millions de tonnes par an. L'efficience de nos installations est supérieure à celle des entreprises allemandes. L'acier à base de nickel est le blindage le plus facile à fabriquer et à employer. Nous disposons de 110.000 tonnes de nickel par an ; les Allemands en ont 2.500 tonnes. Pour d'autres aciers indispensables, une certaine proportion de chrome doit être employée. L'Allemagne contrôle une production annuelle de ce métal qui se monte à 100.000 tonnes contre 6 ou 700.000 tonnes que nous produisons.

Les autres métaux essentiels pour des armes de qualité sont le cuivre et l'étain. A moins que l'Allemagne n'arrive à se procurer de l'étain à travers les mailles du blocus britannique que nous pouvons aider à rendre plus sévère, elle ne doit pas en disposer de plus de 1.000 tonnes par année, contre 200.000 tonnes pour les démocraties. Les Alliés et les Etats-Unis consomment plus de cuivre en trois semaines que l'Allemagne ne peut obtenir en un an. Seulement, en ce qui concerne l'aluminium, le Reich est sur le même plan que nous, mais il est obligé d'employer ce métal en remplacement d'autres produits que nous avons en abondance.

L'Allemagne a également désespérément besoin de caoutchouc, dont aucun approvisionnement ne lui parvient, alors que nous pouvons en disposer en quantités énormes. Les Allemands emploient un ersatz dont la production pèse lourdement sur l'industrie chimique et qui ne donne pas des résultats satisfaisants.

Finalement, en ce qui concerne le pétrole et ses sous-produits, les nazis se trouvent devant un sérieux problème. **Alors que nous pouvons disposer d'une production annuelle de 200 millions de tonnes du précieux liquide, l'Allemagne ne peut avoir que 15 millions de tonnes au plus, y compris le débit des établissements synthétiques.**

La bataille de l'Atlantique décidera si tout cet avantage des ressources pourra être mobilisé pour la défense des démocraties. Une grande supériorité joue en notre faveur et nous n'avons pas à exercer une domination quelconque sur des peuples que nous avons conquis par la force. Nous pouvons insuffler aux peuples libres l'enthousiasme, l'énergie et l'habileté qui maintiendront la capacité productive des démocraties. Notre propre intérêt exige que les armes de guerre que notre supériorité économique nous permet de produire arrivent en sécurité aux armées d'Egypte, aux flottes alliées qui patrouillent dans les mers, et aux forces aériennes combattantes qui apporteront la liberté au monde.

Les intérêts américains dans la lutte

Je n'ai jamais aimé le slogan de l'« *aide à la Grande-Bretagne* ». Non pas que je ressente une antipathie quelconque envers les Anglais, mais parce que le but réel de la lutte des démocraties est de détruire partout la puissance nazie et sa philosophie. Ce pays a autant d'intérêt à aider la Norvège, la Pologne, la Grèce, la Yougoslavie et toutes les autres démocraties prostrées d'Europe, que de donner assistance à l'Angleterre. Il se trouve que l'Angleterre et les différents Dominions qui forment l'Empire britannique jouent un rôle de premier plan dans cette lutte.

Notre peuple est parfaitement conscient du fait qu'une victoire allemande sur l'Europe et l'Afrique signifierait autre chose qu'une simple défaite britannique. La victoire donnerait aux nazis l'empire sur l'Asie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Indes néerlandaises, toute la Chine et l'U.R.S.S. immense. Tout le continent africain tomberait d'un coup sous le contrôle économique de l'Allemagne. Nanti d'une telle puissance, Hitler pourrait mettre l'hémisphère américain dans une situation économique telle que nous ne pourrions plus empêcher la philosophie nazie de prendre de l'extension chez nous.

Ce conflit est un conflit pour la suprématie mondiale absolue. Hitler a étalé en un langage clair qui ne peut donner lieu à aucune équivoque sa thèse de la supériorité raciale des peuples germaniques. Eux seuls doivent gouverner. Les Japonais, les Chinois, les Indiens, les Africains, les Espagnols, les Portugais et les Américains appartiennent à des races inférieures. Il dénie toutes les libertés qui sont si chères au peuple américain. Aussi sûrement que le soleil se lève à l'est. Si Hitler gagnait la guerre, le jour ne serait pas loin où les Américains n'auraient plus le droit d'adorer Dieu comme leur conscience le leur dicte.

La vérité est que les légions mécanisées de Hitler, ses camps de concentration, ses tripotages financiers n'offrent à l'humanité que pauvreté et misère. La victoire des démocraties lui ouvrira, par contre, la route vers une existence qu'elle n'a jamais connue auparavant.

Je suis convaincu que la grande masse des peuples trouvera dans notre victoire de meilleurs foyers, de meilleurs vêtements, une nourriture plus abondante, que dans n'importe quel triomphe de la race germanique qui se prétend supérieure.

Cette lutte n'est pas seulement un combat pour la liberté de parole de religion ou d'assemblée. C'est un combat pour la liberté économique des peuples du monde, un combat pour accomplir tout ce pour quoi nos pères ont lutté et peiné pendant 200 ans. Hitler compte réduire les peuples en esclavage, en accaparant pour lui et pour son peuple élu les bonnes choses de la vie. Sa propagande crie qu'il libérera ces peuples, mais ses actes démentent ses paroles. Aujourd'hui il affame les habitants de toutes les nations qu'il conquiert.

Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre jusqu'à ce que, l'un après l'autre, nos amis succombent sous l'attaque d'un ennemi puissant. Les Etats-Unis sont déterminés à suivre une politique d'aide totale aux démocraties. Cette aide doit être donnée sans retenue et de suite.

Hitler est fort, mais les démocraties sont encore plus fortes. Hitler ne gagnera pas.

L'AMERIQUE DANS LES DEUX GUERRES

DES 14 POINTS DE WILSON AUX 8 POINTS DE ROOSEVELT



La rencontre Roosevelt-Churchill quelque part dans l'Atlantique et le programme de paix comportant huit points qui en découla ont remis en vedette une personnalité qui semblait bien oubliée : le président Woodrow Wilson et ses 14 points font l'objet de commentaires dans le monde entier. On les rapproche des huit points de l'accord Roosevelt-Churchill, mais seulement pour constater leur rigidité, leur manque d'esprit pratique et de pouvoir d'adaptation.

Ils étaient d'ailleurs à l'image de leur auteur.

Ecossais et puritain, Wilson était un historien. Comment ce professeur au caractère entier, à l'esprit nébuleux, dont la vie était tracée d'avance et dans laquelle il n'y avait nulle place à l'improvisation, est-il entré dans la politique ? Ce sera toujours un des mystères des caprices de l'opinion publique américaine.

Parce que, comme président d'université, il avait réussi, on crut qu'il ferait un bon gouverneur et on vint le supplier de poser sa candidature au poste de chef de l'Etat de New-Jersey. Elu, il se fit le champion de la masse contre les industriels et d'aucuns pensèrent qu'il aurait une chance pour la Présidence des Etats-Unis, car il était peu connu et la droiture de son caractère le couronnait d'une auréole. Il n'aurait jamais triomphé si le parti républicain ne s'était pas divisé entre Théodore Roosevelt et William Taft.

Avant de prendre une décision, Wilson consultait, non pas des experts, mais des textes légaux et historiques. Il voulait adapter la vie à la loi et non cette dernière à la vie. De sorte que toutes ses initiatives eurent un caractère utopique, étant excellentes sur le papier, mais fort inopportunes dans la pratique.

DEUX HOMMES, DEUX DOCTRINES

Wilson et Roosevelt se ressemblent au physique. Ils ont le même visage allongé, les mêmes yeux bleus, le même nez, le même menton ; tous deux portent des pince-nez. Mais il est difficile de trouver deux caractères plus différents.

L'homme des quatorze points ne riait jamais. Pour lui, la vie était un lourd fardeau qu'il traînait de son mieux. Ses gestes étaient onctueux ; chacune de ses phrases était pesée ; chaque pensée avait été lourdement mûrie ; il avait une confiance illimitée dans ses capacités et refusait de demander conseil à quiconque ; enfin son origine puritaine avait en quelque sorte borné son horizon.

Quelle différence avec Roosevelt, l'homme qui constamment échange des calembours avec les journalistes accrédités à la Maison-Blanche ; l'homme qui rit toujours, qui sait donner une poignée de main vigoureuse et franche ; l'homme qui s'entoure d'un « brain trust » auquel il confie l'étude des problèmes techniques ; bref l'être pratique qui regarde l'existence bien en face afin d'en saisir tous les secrets, d'en surmonter les difficultés !

Wilson s'embarrassait du passé. L'historien était un imitateur. Roosevelt, politicien dès la première heure — le commerce des textes anciens lui étant étranger — est un innovateur.

C'est pourquoi entre les deux présidents il y a un abîme.

Tous deux, pourtant, appartiennent au parti démocratique ; tous deux ont commencé leur carrière politique par une lutte contre le capitalisme, Wilson en faisant voter les lois anti-trust, Roosevelt en créant le « New Deal ». Mais là s'arrête leur ressemblance.

REPRESENTANTS PERSONNELS

Les chefs d'Etat américains étant leurs propres maîtres, ne dépendant pas d'un vote parlementaire pour se maintenir en fonction, ont pris l'habitude, pour se renseigner sur les problèmes internationaux, d'envoyer à travers le monde des ambassadeurs personnels.

Le plus célèbre représentant du président Wilson est le fameux colonel House qui était, pour ainsi dire, l'ombre de son maître. House venait en Europe muni d'instructions rigides et d'un questionnaire de maître d'école. Il devait y répondre point par point et n'avait pas le droit de s'en départir. Ceci d'ailleurs finit par brouiller sérieusement le patron et son représentant.

Roosevelt, lui, ne s'attache pas à une seule personne. Nous avons vu ici le colonel Donovan ; nous avons vu aussi M. Harrimann. M. Hopkins représente le Président auprès de M. Churchill, malgré la présence d'un ambassadeur aussi distingué que M. Wynant.

Ces hommes ne reçoivent aucune instruction. Ils ont pour mission de tout voir, de tout entendre et de présenter des rapports sincères.

LES 14 POINTS ET LES 8

Les quatorze points de Wilson étaient dominés par une seule idée : la sécurité collective dans le cadre de la S.D.N.

Les huit points de Roosevelt : il faut que ceux qui n'ont pas d'ambition territoriale ni de programme racial fassent la police du monde.

L'un est utopique, l'autre pratique. Voilà la différence entre les deux hommes.

Cette différence est due :

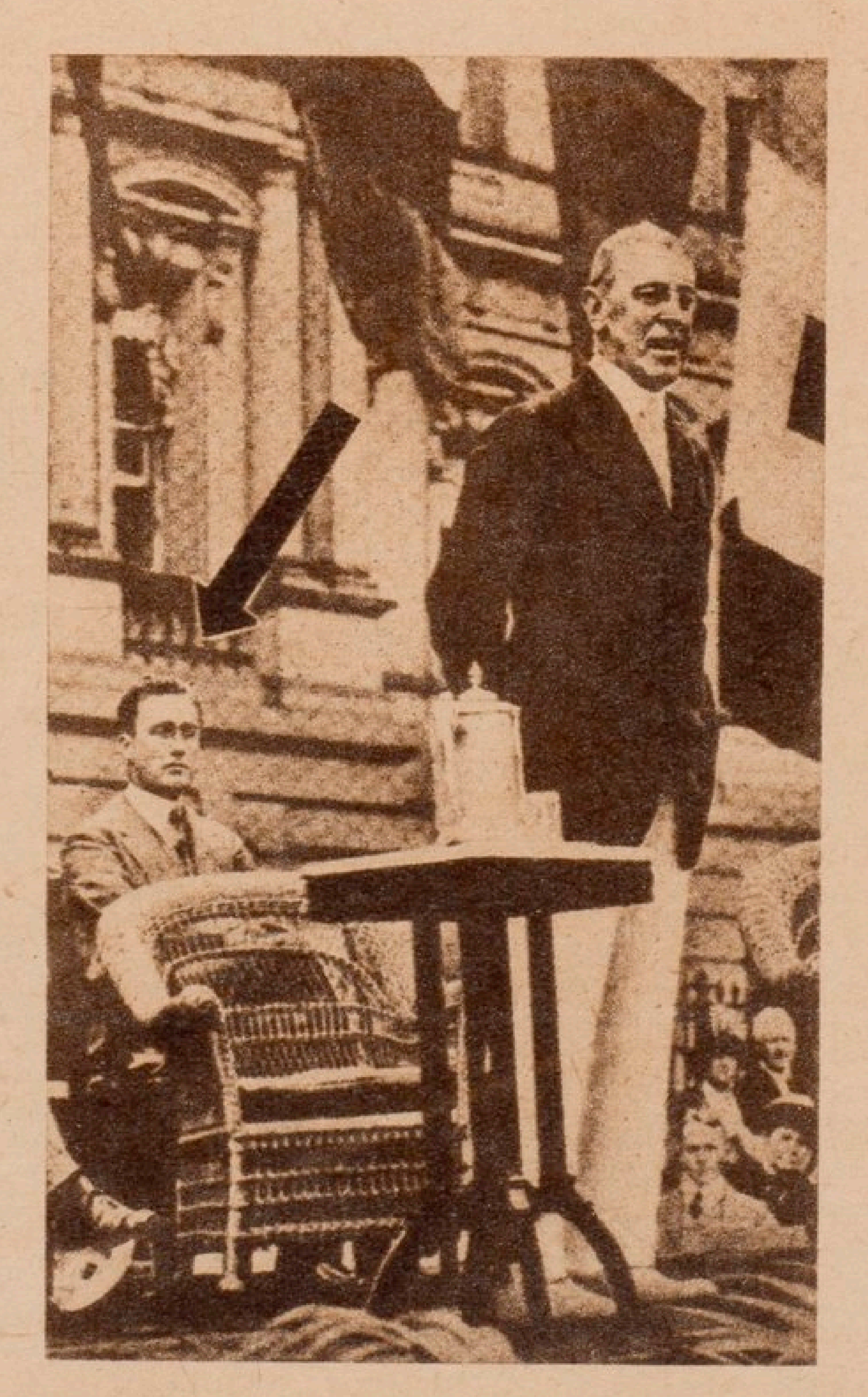
1°) Au milieu dans lequel ils furent élevés. Roosevelt, cousin et neveu par alliance du fameux Théodore Roosevelt, est né dans un centre d'action où les hommes, dès leur plus tendre âge, entraient de plain-pied dans la politique. Wilson, par contre, est fils de pasteur. Professeur, il est venu à la politique à un âge relativement avancé — Roosevelt était sénateur à 28 ans ; Wilson devint gouverneur de New-Jersey à 45 ans — avec des principes et des lois d'un autre âge.

2°) A la différence de leur formation : l'un était historien et professeur de droit, l'autre avocat et homme politique.

3°) A leur tempérament : Wilson était tatillon et méticuleux ; Roosevelt est pratique et ne s'embarrasse pas de détails.

LEURS CARRIERES

Le président Wilson né en 1856 fit des études solides et devint professeur à l'Université de Princeton. Il écrivit plusieurs livres d'histoire, dont le plus célèbre est « L'histoire du peuple américain ». En 1902, il fut élu président de l'Université. Son terme fut marqué par une telle rigidité de principes qu'il dépassa bientôt le cadre de l'Université. Les démocrates l'entraînèrent, presque malgré lui, dans la politique et en 1910, ce professeur fut élu gouverneur du New-Jersey. En 1912, il était président des Etats-Unis. Il essaya, d'abord, d'adopter un programme de neutralité absolue, espérant devenir le médiateur dans le conflit européen. En 1916, il fut réélu par une très petite majorité. A la suite de la campagne sous-marine allemande, il demanda au Congrès de déclarer la guerre.



En 1917, Franklin D. Roosevelt, jeune sous-secrétaire d'Etat à la Marine, assiste à un discours prononcé par le président Wilson.

Le 8 janvier 1918, Wilson décrétait au monde ses 14 points.

A la conférence de la paix où il se conduisit en dictateur, il s'aliéna l'Italie sur la question de Fiume, refroidit la France en refusant de lui donner toutes les garanties pour assurer sa sécurité et subordonna toute la conférence à la S.D.N. Le Sénat américain refusa de ratifier le traité de Versailles. Wilson, désabusé, fatigué, tomba malade et se retira de l'arène politique en 1921, pour mourir, oublié et meurtri, trois ans plus tard.

* * *

Roosevelt apprend le droit à New-York et se lance immédiatement dans la politique. Né en 1882, il est, à 28 ans, sénateur de son Etat. De 1913 à 1920, il est secrétaire d'Etat-adjoint de la Marine dans les deux cabinets du président Wilson. Il voyage en Europe, fait des tournées dans un sous-marin, s'occupe de la flotte qui, par un programme de construction massif, égale bientôt en puissance la marine britannique.

Gouverneur de New-York en 1924, il est élu en 1932 Président des Etats-Unis, succédant à Herbert Hoover.

C'est la crise économique, le « New Deal » et ses déboires. Réélu en 1936, il s'occupe des problèmes intérieurs sans, pour cela, cesser de regarder l'Europe où les choses se gâtent. La guerre vient. L'opinion publique américaine est pour la neutralité à tout prix. Dans une démocratie le pouvoir vient d'en bas et Roosevelt s'incline. Mais, petit à petit, ce manœuvrier habile surmonte « la neutralité à tout prix ». L'opinion des Etats-Unis change doucement. Roosevelt fait semblant de la suivre, alors qu'il la guide. D'abord c'est la levée de l'embargo, ensuite c'est l'aide moyennant paiement, le « cash and carry », puis c'est le « Lease and Lend Bill », suivi par une aide totale à toutes les puissances alliées en guerre, y compris la Russie.

Et voici les 8 points — programme de la paix future — en attendant l'entrée effective en guerre.

* * *

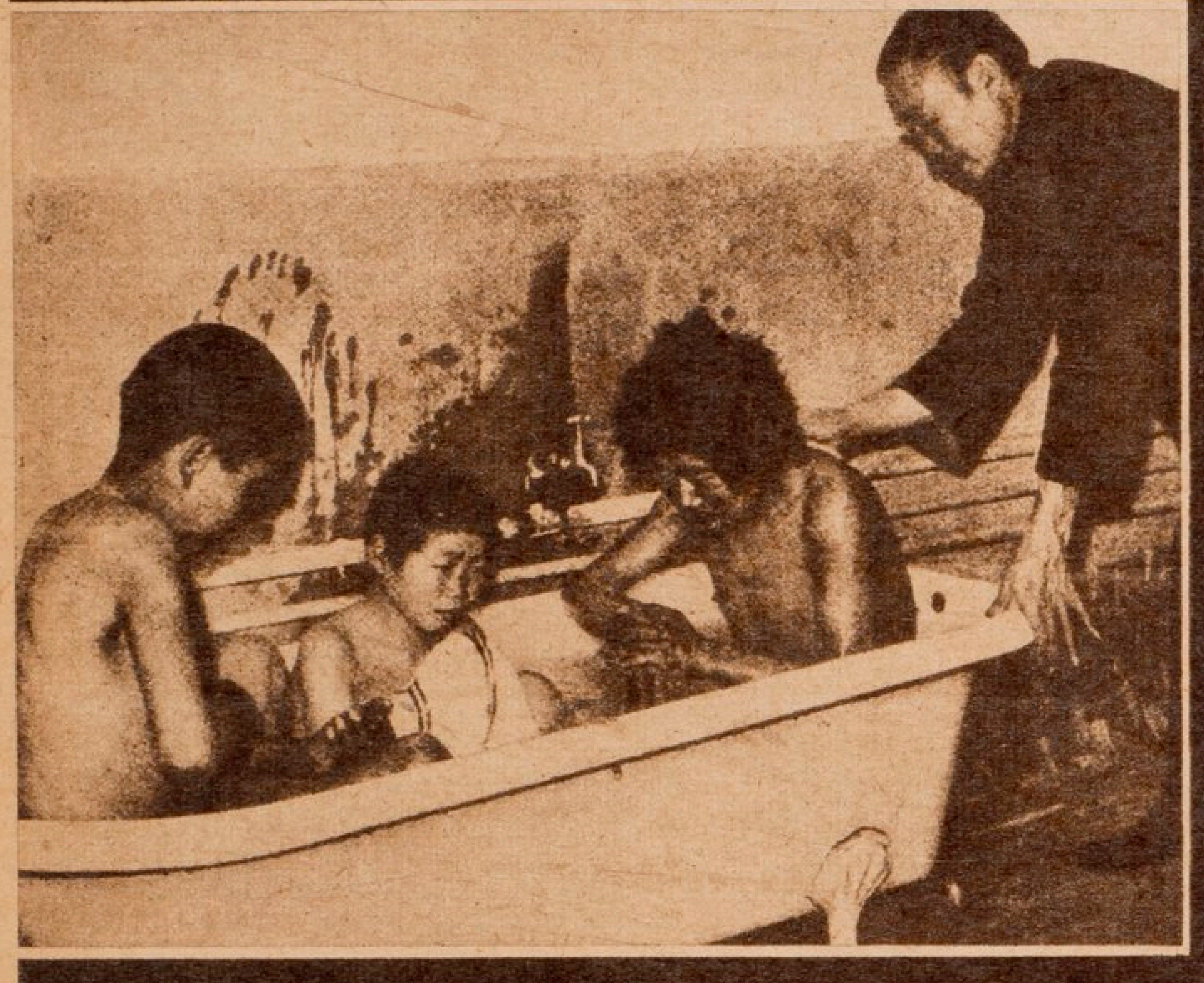
Voilà les deux hommes qui ont guidé l'Amérique dans les deux guerres qui ont ensanglanté notre génération.

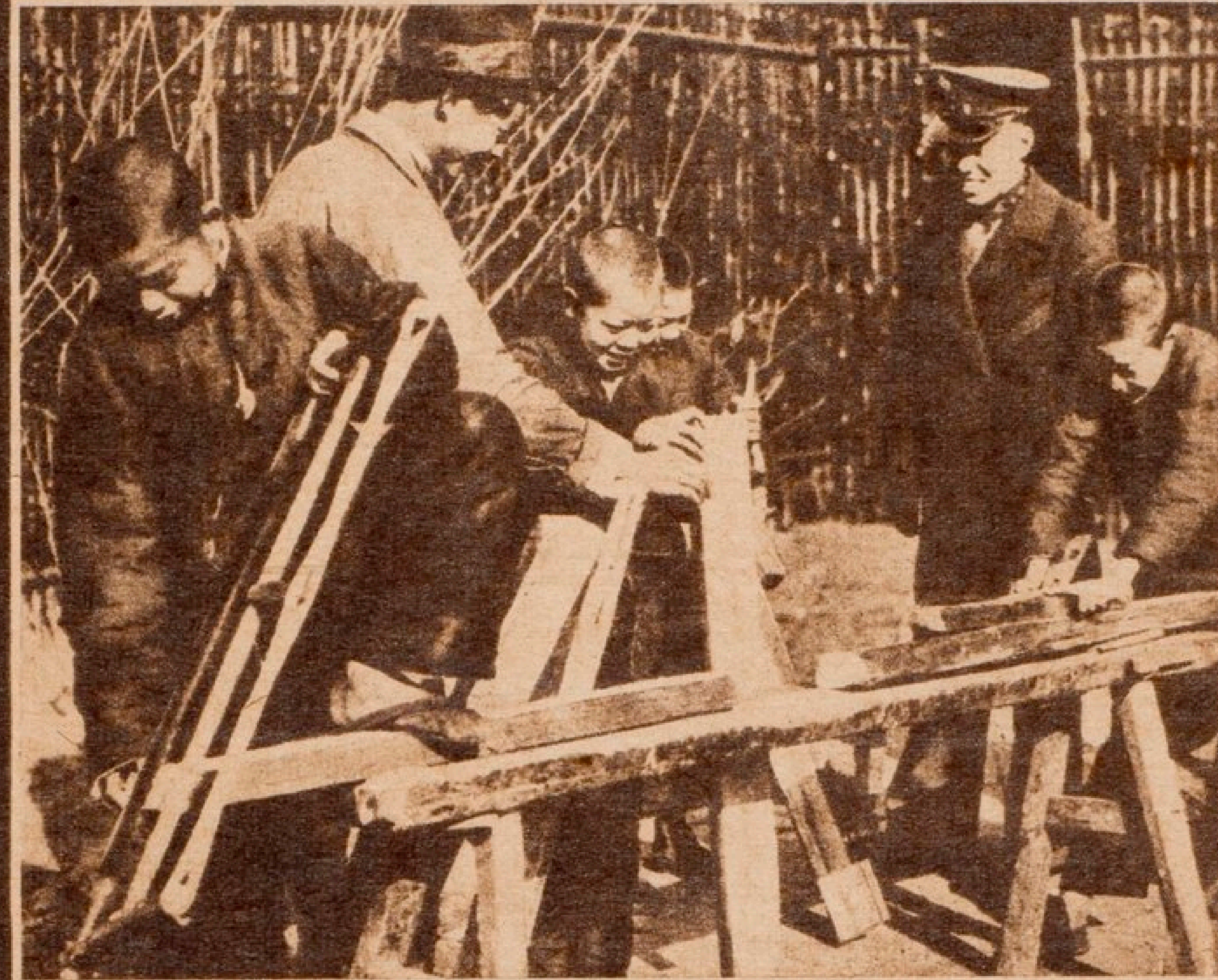
Il est certain que le second évitera les erreurs du premier.



Eveillée par la guerre à une nouvelle conscience sociale, la Chine s'occupe de ses malheureux.


Dans des camps spéciaux, les vêtements pleins de vermine des parias sont brûlés.


La propreté est la première condition du respect de soi-même. Les Chinois commencent à l'apprendre.


Les déshérités, hommes ou enfants, reçoivent leur première leçon. Bientôt ils seront des artisans experts et des citoyens utiles.

même en nourriture, son peuple est accoutumé aux plus dures privations. Napoléon disait déjà : « La Chine ? C'est un géant assoupi. Qu'il dorme, car si on le réveille, il ébranlera le monde ! »

La guerre japonaise accélère la formation de l'unité chinoise.

Un homme en Chine, Tchang-Kaï-Chek, lutte depuis de longues années pour la création de cette unité. Il est travailleur et sensé. Il mène une vie ascétique et méprise le luxe et la facilité. C'est aussi un diplomate fin et brillant. Vrai politicien, il a toujours compris l'utilité du compromis. Il a pactisé avec les tendances militaristes et avec les partis révolutionnaires. Il n'aime pas le langage démagogique, et ses discours sont émaillés de sentences morales. Il continue la guerre sans défaillance, convaincu de sa mission morale : « Nos concepts spirituels sont justes. Ceux du Japon sont faux. C'est ce qui décidera de l'issue de la guerre. »

Tchang-Kaï-Chek, quand il présidait le Congrès du Kuo-Min-Tang à Nankin en 1928, semblait avoir la tâche facile pour unifier la Chine. Les seigneurs guerriers avaient juré fidélité au gouvernement central.

Trêve de courte durée ! Les seigneurs féodaux de la Chine centrale continuèrent à se battre pour régner. Et le gouvernement central, qui venait d'entraîner ses troupes avec des officiers étrangers, doit manifester sa puissance sur le terrain militaire et rétablir l'ordre jusqu'en 1930.

Tchang-Kaï-Chek se tourne alors vers les partis révolutionnaires qui créent de l'agitation et poursuit une longue guerre qu'il ne désire pas meurtrière, préférant à la force des armes celle de la propagande nationale. Et il peut bientôt s'atteler aux besoins économiques d'un pays que des siècles de routine ont laissé fruste et arriéré.

La force communiste

Les communistes n'ont jamais perdu leur influence en Chine et des révoltes surgissent constamment. Ils dominent une population éparpillée sur le territoire

LA CHINE

SABLE MOUVANT DE L'AVANCE JAPONAISE

La Chine peut-elle gagner la guerre ?

La Chine a maintenant une grande chance de gagner la guerre, car sa position dans le conflit la met du côté des démocraties, contre un Etat totalitaire : le Japon. Le président Roosevelt a joint la cause chinoise à la cause alliée ouvertement pour la première fois quand, à l'occasion de l'acte « Prêt et Bail », il a déclaré : « La Chine aussi exprime la volonté magnifique de millions de gens du peuple, de prévenir le démembrement de leur nation historique. La Chine demande notre aide... La Chine aura notre aide. »

Mais depuis le commencement des hostilités la Chine a reçu des envois essentiels de munitions de l'Angleterre (par la route de Birmanie) et de l'U.R.S.S. (par la route de la Soie à travers le Turkestan). La valeur de cette aide se voit par le fait que les armées chinoises sont toujours là et capables de frapper bien dur.

L'aide officieuse et matérielle américaine est aussi efficace en Chine qu'en Angleterre.

Pour la seconde fois, la Chine est l'alliée des démocraties. Dans la dernière guerre, le gouvernement de Pékin entra en lice pour ne pas décevoir ses alliés. Son action militaire fut peut-être faible. Ses soldats étaient des fumeurs d'opium illettrés qui n'avaient aucune idée des nécessités de la guerre. Les jours de pluie, cachés sous des ombrelles de papier, ils refusaient de combattre. Mais les Chinois fournirent une main-d'œuvre abondante et précieuse, pour creuser les tranchées, construire les routes et travailler dans les usines.

Les réserves chinoises

En 1937, les experts militaires américains et anglais fixaient à six mois la résistance chinoise. Aujourd'hui, la Chine a encore 3.000.000 d'hommes d'armée active ; des réserves entraînées de plusieurs millions. Un million de francs-tireurs font la guérilla, dans les arrières du front japonais. La Chine doit offrir une résistance sérieuse. En poursuivant la lutte, elle réduit la menace japonaise en Extrême-Orient aux proportions d'un rêve don-quichottesque.

L'approvisionnement joue un rôle décisif et l'occupation des places fortes indochinoises a pour but de l'empêcher, en supprimant la route qui allait des plateaux du Tonkin à la province du Yunnan et celle de Birmanie (au trafic mensuel de 10.000 tonnes).

Du point de vue militaire, la situation paraît à premier coup grave pour Tchang-Kaï-Chek : la vieille Chine et ses dépendances couvraient environ 4.000.000 de milles carrés (10.000.000 de kilomètres carrés). Le Japon a envahi un million de milles carrés, en comprenant la Mandchourie. En gros, il a conquis les provinces du Nord, il contrôle la côte et est remonté à l'intérieur le long des deux grands fleuves, le Yang-Tsé et le Hoang-Ho. Il possède le chemin de fer qui va de Pékin à Hankéou, parallèle à la côte, et le long des fleuves de Chan-Toung à Cher, de Shanghaï à Hankéou. Le territoire possédé par la Chine libre, dont la capitale est aujourd'hui Tchoung-King, est encore supérieur à 2.000.000 de milles carrés, et ses habitants dépassent 250.000.000.

La Chine inconquise, riche en ressources, est d'une civilisation très arriérée. La plupart des usines chinoises sont situées sur la côte, aux mains des Japonais. 95 % de l'industrie légère et lourde de la Chine sont détruits, en possession des Japonais, ou isolés par l'occupation japonaise des villes orientales.

Les efforts héroïques pour reconstruire l'Ouest ne donnent pas de grands résultats. La Chine libre tout entière produit 150 tonnes d'acier par jour — la capacité d'une seule usine « occupée » à Pékin. Il y a une seule exception, mais une importante. La Chine libre produit presque le total d'armes de petit calibre dont elle a besoin, y compris la fameuse « mitrailleuse chinoise ».

L'atout moral

La Chine est loin d'être battue.

Elle a un territoire immense, une population énorme, elle se suffit à elle-même en nourriture ... estimée par certains à 40.000.000 d'hommes. Ils ont une armée régulière supérieure à 120.000 hommes, sans compter les innombrables francs-tireurs. A leur tête, trois hommes d'extraction aisée, aux convictions farouches, centrent la propagande et commandent l'action :

Chu-Teh, type de l'aventurier de bonne foi, vétéran guerrier, adoré par ses partisans pour sa bonté et sa simplicité ;

Mao-Tsé-Tung, théoricien du parti. Il a un talent d'organisation essentiel aux


Sur le front du Jehol, des réguliers chinois montent la garde dans une tranchée, prêts à faire usage de leurs armes automatiques. Sur le visage de chacun se lisent la gravité et la détermination.



C'est avec passion que les Chinois défendent leur pays. Voici un jeune homme racontant à ses compatriotes les atrocités japonaises et les incitant à prendre les armes et à lutter jusqu'à la mort.

communistes pour ordonner les zones conquises ;

Chou-En-Laï, fils de mandarin, froid et calculateur, l'homme des grèves et des mouvements sociaux.

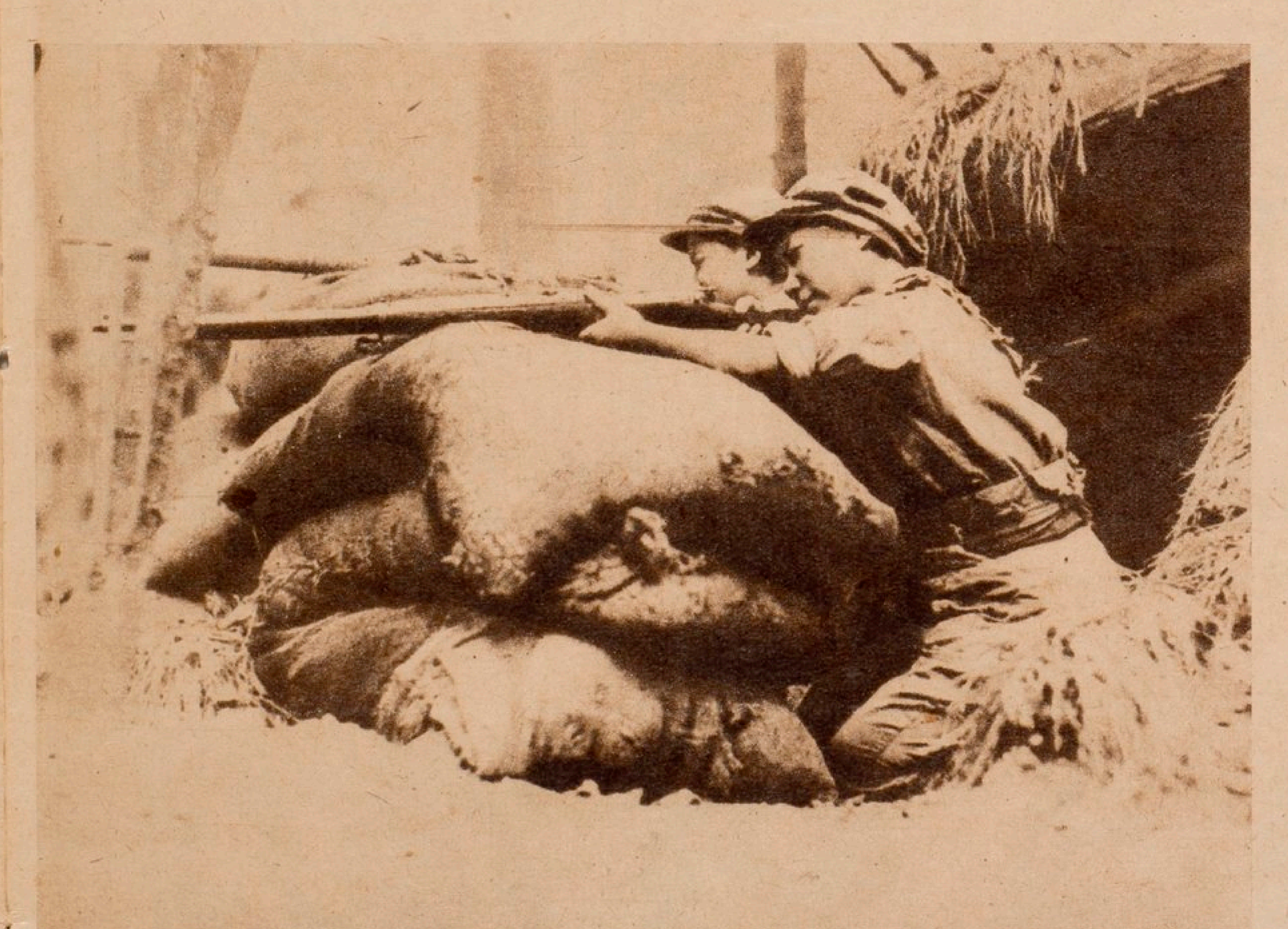
L'extension d'un pouvoir communiste en Chine, la part de ses armées régulières et isolées sont inconnues. Aucune nouvelle régulière ne parvient. Il est seulement certain qu'elles ne collaborent pas suivant un mode réglé, à la défense de Tchang-Kaï-Chek. Mais, s'ils combattent le Japon selon un plan indépendant, ils sont tout de même des alliés.

Le déclenchement de la guerre

La guerre avec le Japon n'a jamais été déclarée. Elle menaçait depuis de longues années, car le Japon a toujours en vue son extension impériale en Chine. Le 7 juillet 1937, des soldats japonais engagés dans des manœuvres près de Pékin échangèrent des coups de feu avec les troupes chinoises stationnées dans la petite ville de Lukouchiao. Le Japon s'empresse d'en faire un *casus belli*. Le 11 juillet, le gouvernement japonais ordonne à ses officiers consulaires d'organiser le rapatriement de ses nationaux. Le ministère de la Guerre annonce que le Conseil des ministres a décidé de prendre toutes mesures pour envoyer des forces militaires en Chine du Nord. Les négociations avec les officiels chinois, menées jusqu'au 28 juillet, ne sont que comédie et mensonges.

La résistance chinoise ne s'organise pas au début et les Japonais en profitent. Ils descendent par la Mandchourie sur Pékin et Tien-Tsin et suivent les voies ferrées du nord de la Chine. Ils débarquent des troupes à Shanghaï, poussent leur avance sur le fleuve du Yang-Tsé et dominent la côte. Ils croient que le contrôle de la côte et de Shanghaï amènera l'effondrement du gouvernement de Chine. Mais ils se trompent et doivent poursuivre la conquête de la capitale, Nankin. Cette victoire les oblige à s'enliser davantage à l'intérieur, aux prises avec une population sauvage et hostile qui guette leur moindre défaillance. Aucun soldat japonais ne peut s'écarter du gros de la troupe, sans se faire protéger par une escorte armée.

Les chemins de fer sont constamment coupés par des expéditions, et le trafic suspendu plusieurs jours. A quelques kilomètres de la ligne de chemin de fer, des fonctionnaires chinois administrent les villages, comme s'ils ne se doutaient pas de l'existence des gouvernements fantoches établis par les Japonais.



Toute la population s'est levée à l'unisson contre l'envahisseur japonais. Les femmes n'ont pas voulu demeurer en arrière. Elles prennent une part active aux combats et se sont avérées d'excellents soldats.

L'évolution et l'éveil de la conscience chinoise

Des maux nombreux, les fléaux de la guerre, accompagnent la retraite désespérée. Mais aussi l'instruction et l'industrie se répandent dans des contrées lointaines. Les professeurs et les étudiants des universités chinoises voyagent à l'intérieur et apportent le fruit de leur éducation.

La texture sociale change profondément. La base traditionnelle de la société chinoise est ébranlée, et son conservatisme disparaît. La guerre a jeté sur les provinces de l'Ouest 30.000.000 de personnes qui brassent les milieux établis. Des ressources nouvelles sont exploitées, et la mobilisation de la population s'opère de plus en plus extensive.

Les jeunes Chinois ne voient pas dans la guerre une interruption du progrès, mais une condition nécessaire pour l'obtenir. La guerre n'est pas menée par une poignée de vieillards, mais elle est l'œuvre d'une jeunesse outragée, qui veut sauver sa patrie.

Cette jeunesse courageuse croit que la victoire signifie le succès de la démocratie, que la victoire ne peut s'arracher sans la démocratie.

Un jour, à Hankéou, l'ambassadeur britannique, Sir Archibald Clark-Kerr, remarquait : « Ce dont ils ont besoin ici, c'est un peu de cet esprit de « no pasaran » (ils ne passeront pas). Mais plus tard, dans les guérillas du nord de la Chine, on s'est aperçu que la seule politique chinoise était qu' « ils ne *reviendront* pas ».

La guérilla des paysans chinois paralyse l'action japonaise et témoigne d'une conscience nouvelle. Le gouvernement de Tchoung-King ne pourrait pas imposer de « paix » reconnaissant la conquête des provinces du Nord, car le peuple ne l'acceptera jamais. L'asservissement est une alternative qu'ils ne veulent pas concevoir.

Les nouvelles troupes diffèrent des bandes d'illettrés et de tarés d'antan. L'on croyait alors que « le bon acier ne sert pas à faire des clous, ni les hommes de valeur à faire des soldats ». Mais dans cette guerre les mères se vantent de la carrière militaire de leurs fils.

Une vieille femme paysanne avait quatre fils qui devinrent chefs de bandes de guérillas, distinction que trois d'entre eux payèrent de leur vie. Après la prise de Pékin, elle organise un bataillon de contrebande d'armes avec de vieilles femmes comme elle, pour envoyer du matériel aux hommes des collines. « L'ennemi peut tuer tous mes fils, disait-elle ; il ne peut tuer tous les fils de Han » (le peuple chinois).

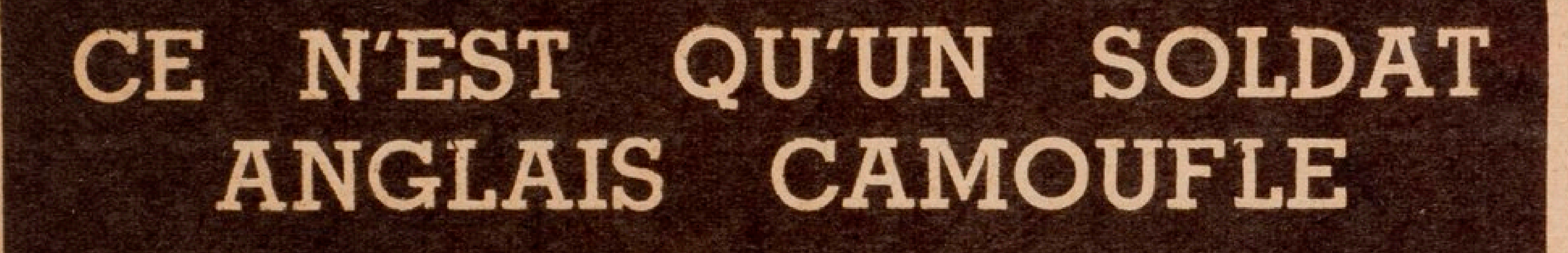


QUE REPRESENTE CETTE PHOTOGRAPHIE ?

Un tronc d'arbre creusé par un rongeur ? Une plante parasite étrange qui aurait grimpé le long d'un chêne?

TOURNEZ LA PAGE →





CE N'EST QU'UN SOLDAT ANGLAIS CAMOUFLE



Quelques troncs d'arbres couchés, un talus de terre, voici tout ce qui est visible sur cette photo. Mais qu'un ennemi imprudent s'approche un peu trop, et de ce groupe sans vie partira un feu nourri d'armes automatiques.

L'ART DU CAMOUFLAGE

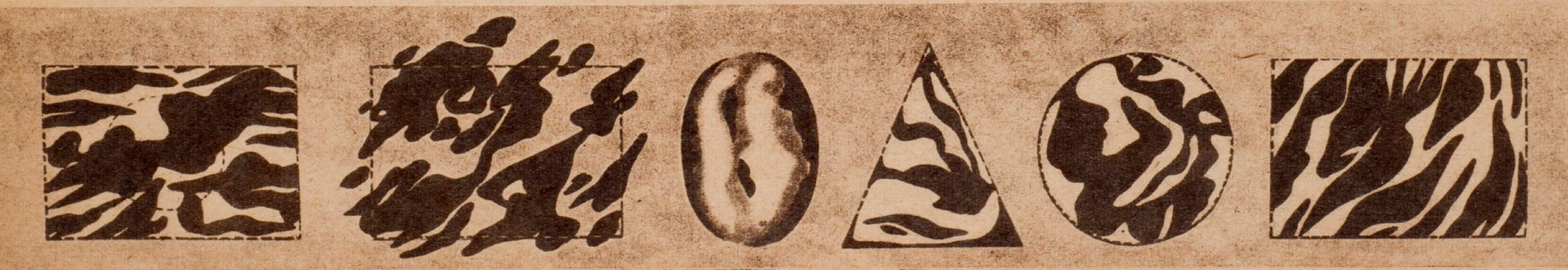
Le camouflage joue un rôle très important dans la guerre moderne, surtout en ce qui concerne la défense antiaérienne. Actuellement, toute une nouvelle technique a été mise au point, qui consiste à modifier fondamentalement l'aspect des objets vus de haut ou de loin. Pour obtenir un bon camouflage, il faut tout d'abord se rendre compte des caractéristiques principales qui font qu'un objet à trois dimensions est reconnaissable à distance. En général, elles sont les suivantes : forme, contours, ombres et couleur. Il s'agit donc d'arriver à fausser le plus grand nombre de ces caractéristiques à la fois. On obtient ce résultat en « enfonçant » l'objet dans le paysage qui l'entoure. Par une suite d'opérations, on fait en sorte que le contour ne trace plus de lignes de séparation avec le sol, que la couleur se confonde avec celle des alentours. Tout relief est éliminé. Ainsi, en mer, les bateaux sont repeints d'une couleur adéquate, sillonnée par des lignes ondulées suivant des données précises, qui font que le navire tranche le moins possible sur la surface des flots. Sur terre, on crée de nouvelles aspérités en rapport avec celles du terrain, et souvent on camoufle le sol lui-même.

La nature a donné à l'homme la première leçon de cet art. Le zèbre, le caméléon sont des chefs-d'œuvre de camouflage dont les techniciens modernes se sont inspirés.

L'art du camouflage a atteint un degré considérable de perfection, comme on peut le constater dans les photographies que nous publions. Actuellement, non seulement des postes avancés, mais des batteries de grosse artillerie, des constructions telles que les dépôts de munitions, les quartiers généraux, les bases navales, les aérodromes sont camouflés si parfaitement, que leur repérage par l'aviation ne peut plus avoir lieu. Même la photographie aérienne a été mise en échec. Un avion de reconnaissance, pour être à même de faire des observations exactes, devrait s'approcher tellement de ses objectifs, qu'il deviendrait une proie facile pour les défenseurs.



Rien n'est nouveau sous le soleil. Depuis des temps immémoriaux, la nature pratique le camouflage dans toutes ses règles : témoin le zèbre dont les rayures sont dirigées comme il se doit.



Tous les objets fabriqués par l'homme s'apparentent à une forme géométrique. Voici comment on crée par la peinture le jeu d'ombres qui rendra invisible chaque figure.

EN 1937, LE MARECHAL PETAIN CONFIAIT A UN AMI :

J'ai vaincu la vieillesse...

Le 24 avril, une dépêche de l'Associated Press annonçait :

« Le maréchal Pétain a les artères et le cœur d'un homme de 65 ans, déclara à l'United Press le Dr Menetrel, médecin du maréchal. Il est de vingt ans plus jeune que son âge, et aucun de ses organes ne montre des signes de fatigue. Il jouit d'un excellent appétit et dort huit heures pleines par jour. C'est un rare spécimen physique, comme on n'en trouve pas un sur un million. »

Dans un numéro récent de la revue américaine « Who », nous lisons l'étrange article que nous reproduisons.

Au cours des manœuvres de l'armée suisse en 1937, le maréchal Pétain aurait fait au caporal Bohy des confidences sur la méthode qu'il a employée pour retrouver la jeunesse. Ce sont ces confidences que Bohy rapporte et que nous reproduisons ici, tout en lui laissant la responsabilité entière de ses affirmations.

Le maréchal Pétain aux manœuvres de l'armée suisse de 1937 au cours desquelles il aurait fait ses confidences au caporal Bohy.

N'importe qui oserait insinuer devant le maréchal Pétain que 85 ans représentent un âge assez avancé pour un chef d'Etat serait vertement rabroué. Car le maréchal prétend avoir trouvé le secret de la jeunesse éternelle.

C'est vers la fin de l'année 1937, dans les montagnes suisses, que Pétain me confia son secret. J'étais alors attaché au personnel du maréchal que j'avais accompagné aux manœuvres de la première armée suisse, auxquelles il assista en qualité de représentant de l'armée française. Installés dans une voiture officielle, nous suivions le cours d'une bataille simulée. Le maréchal décida de se rendre compte à pied des difficultés du terrain.

Suivi par son aide de camp, le colonel Vautier, du colonel Borel, du lieutenant du Pasquier de l'armée suisse et de moi-même, le vieux maréchal se mit à gravir des hauteurs à une vitesse que je trouvais difficile à suivre bien qu'étant de cinquante ans plus jeune que lui. Sautant d'un rocher à l'autre, franchissant des crevasses, nous atteignîmes à bout de souffle un plateau. Le maréchal ne montrait aucun signe de fatigue. Il était visiblement impressionné par le panorama de la vallée qui s'étendait au-dessous de nous, là où les eaux calmes du lac de Genève miroitaient sous le soleil. Tout d'un coup, Pétain montra de la main un petit groupe de maisons à l'horizon et demanda :

— Quel est le nom de ce village, là-bas ?

— Vevey, Monsieur le Maréchal, répondit le colonel Borel.

— Quand je serai vieux, je m'y installerai...

Pétain avait alors quatre-vingt-deux ans. Il n'est pas étonnant que nous accueillîmes ses paroles avec le sourire poli qui est dû, par tradition, aux plaisanteries des officiers supérieurs.

Mais le maréchal devint tout à fait sérieux et dit :

— Je ne vous blâme pas, mes amis, de sourire à un homme de quatre-vingt-deux ans qui parle encore de vieillir. Mais je sens que j'ai droit à ce privilège. On a souvent dit qu'un homme a l'âge de son cœur. C'est l'excuse qu'emploient généralement les hommes d'un certain âge qui n'ont pas le courage d'affronter les années qui viennent implacablement.

Il se tut un instant, puis reprit d'un ton presque solennel :

— Dans mon cas... eh bien, j'ai vaincu la vieillesse. Non seulement je me sens jeune, mais je suis jeune. L'homme qui se tient devant vous est en pleine jeunesse dans sa « seconde vie ».

Il sembla se complaire de notre étonnement. Nous ne l'avions jamais connu de cette humeur, et jamais de sa bouche n'était sortie une plaisanterie dénuée de sens. L'éclair joyeux qui brillait dans son regard bleu, aussi clair qu'un lac de montagne, était nouveau pour nous. Il répéta sa dernière phrase, puis ajouta :

— Voyez-vous, au printemps de 1914, à l'âge déjà respectable de 58 ans, j'écrivis ma propre nécrologie. Elle était courte et dénuée d'intérêt comme mon existence : « Henri-Philippe Pétain, colonel du 33e régiment d'infanterie dans Arras, né en 1856, mort en 1914. » Toute ma vie avait été vouée à l'armée française. Je n'étais qu'un soldat qui avait fait son devoir. En 1914, je sentis que ma vie avait été bien employée et que toutes mes ambitions avaient été satisfaites. Quels projets pouvais-je faire pour l'avenir ? Mon heure était arrivée. Aussi je songeai, non pas à prendre une retraite, mais à disparaître comme une bougie qui a brûlé jusqu'au bout.

« Mais juste au moment où j'allais mettre mon projet en exécution, la guerre éclata, et je me rendis compte que la France aurait bientôt besoin de moi. Faire ce que j'avais l'intention de faire, au moment où j'étais le plus nécessaire à mon pays, aurait été une désertion, un acte de lâcheté. Mais j'avais 58 ans, et la France avait besoin d'hommes jeunes.

Alors le colonel Pétain entreprit des recherches fiévreuses pour trouver une formule capable de lui retourner sa jeunesse évanescente. Au début, il fut sceptique quant à une pareille possibilité. *« Comme si quelqu'un pouvait s'installer dans la machine du temps, dit-il, avancer et reculer dans l'histoire, soixante ans aujourd'hui, trente demain ! Il était clair que toutes ces opérations consistant en des greffes de glandes de singe n'étaient que des pièges pour des gens trop confiants.*

« Pour dire la vérité, continua Pétain, je cherchais quelque chose de mieux, le fabuleux élixir de vie lui-même. Fouillant les bibliothèques pour découvrir une trace quelconque qui me mit sur la voie, je tombai sur les écrits de Conrad Gesner, le savant allemand du XVIe siècle, qui revendiquait la connaissance de la vie éternelle. »

Le colonel Vautier ne put pas cacher sa surprise. Très aimé du maréchal, préféré par lui parmi les jeunes officiers d'état-major, il connaissait un Pétain ascétique, partisan de la discipline la plus sévère, et très franc dans son parler. Les collègues du maréchal le considéraient comme un officier plein de sagesse, de persévérance, de détermination, sur lequel on pouvait compter, mais écartant toujours l'esprit d'aventure et le romantisme intellectuel si cher à son grand contemporain le maréchal Foch. Un écrivain militaire anglais dit que le seul côté romantique que présente Pétain est sa série de prénoms — Henri, Philippe, Benoni, Omer, Joseph — choisis par une mère sentimentale, malgré les protestations d'un père plus matérialiste.

Mais devant nous se tenait un Pétain que nous n'avions jamais connu. Maintenant il se révélait comme l'héritier de la sentimentalité maternelle. Vautier exprima nos pensées en exclamant : « Monsieur le Maréchal, je ne savais pas que vous étiez porté vers la rêverie ! »

— C'était plus qu'une rêverie, Vautier. Presque malgré moi je fus amené à continuer mes recherches. Je découvris le premier indice intéressant dans un livre obscur écrit en 1685 par un certain Lorenzo Bellini. Ce docteur italien écrivit un long essai sur ce qu'il appelait la mission du sang : « De missione sanguinis ». Immédiatement je m'aperçus que je me trouvais sur la bonne voie. C'est notre sang qui vieillit, s'alourdit et s'use en nous.

Presque inconsciemment il éleva le ton :

— Si seulement je pouvais empêcher mon sang de vieillir et de s'user, j'aurais pu retrouver ma jeunesse et conserver mon énergie. Dans une petite bouquinerie de troisième ordre, sur la rive gauche de la Seine, je découvris finalement le livre, quarante-huit pages en tout, qui semblait renfermer les réponses à mes questions. C'était un petit essai écrit en 1813 par Picquet de la Houssiette, un docteur parisien qui eut son heure de succès. Le livre traitait de ce que nous appelons habituellement la saignée.

La théorie du Dr Picquet de la Houssiette était connue au siècle dernier dans les milieux médicaux comme phlébotomie ou saignée par l'ouverture d'une veine. Le bon docteur prétendait qu'un retrait périodique de sang de la veine basilique médiane aurait arrêté la calcification du sang et conservé la jeunesse.

Etrangement impressionné, le colonel Pétain se rendit chez un docteur militaire qui lui retira huit onces de sang. Une seconde fois, il s'en fit tirer encore douze onces, exactement comme le docteur de la Houssiette l'avait prescrit.

Semblable à un savant exécutant une expérience sur lui-même, Pétain attendit les résultats avec une impatience fiévreuse. Satisfait de constater que l'élasticité de ses muscles revenait graduellement, il se soumit à un surmenage physique volontaire et constata qu'il pouvait supporter beaucoup plus d'efforts que d'autres hommes de son âge.

« Il était hors de doute, continua Pétain, que je venais de renaître à ce que j'appelle ma seconde vie. »

Seul le médecin qui l'avait saigné était au courant de cette métamorphose. Mais ceux qui approchaient Pétain constatèrent un changement étrange dans l'attitude de leur colonel.

— C'est mon esprit qui le premier redevint alerte, nous dit Pétain. Et même mieux : j'acquis une sorte de faculté prophétique que je ne possédais pas auparavant. Une force inexplicable m'induisit à m'intéresser à Verdun. Je travaillai 18 heures par jour, et établis pas moins de 500 plans stratégiques en vue de protéger la chaîne de forteresses autour de Verdun contre des attaques éventuelles de l'ennemi.

Deux ans plus tard, en 1916, la défense de Verdun rendit le nom de Pétain célèbre dans le monde entier. Tous les plans de l'état-major allemand avaient été prévus dans son système de défense arrangé à l'avance. Les Allemands entreprirent en vain une série d'attaques violentes. Ils furent repoussés.

Pétain fut de nouveau sous le harnais pendant la première guerre mondiale. Maintenant sa force physique revenait rapidement. Auparavant, il avait attendu trente-deux ans pour avancer en grade, de sous-lieutenant sorti de Saint-Cyr, jusqu'à devenir un simple colonel de régiment. Mais après son rajeunissement, il fut nommé général de brigade en quatre semaines, et bientôt il était promu au rang de général de division.

L'histoire officielle de sa division relate un incident qui avait porté au comble l'étonnement des soldats. Pendant la trêve qui suivit la bataille de la Marne, Pétain organisa des compétitions athlétiques pour distraire ses hommes des horreurs de la guerre. Au lieu de suivre les épreuves du haut d'une tribune improvisée, Pétain apparut sur le terrain en tenue d'athlète. Le général âgé de 59 ans gagna le championnat de la division en saut, en lutte et en course.

Lorsque je demandai à Pétain de confirmer cette histoire, il sourit et dit : *« Oh ! oui, j'étais un bon athlète. Vous auriez dû voir la tête de mes hommes qui me regardaient escalader des obstacles et sauter des fils barbelés. Ils écrivirent chez eux que la chose la plus étonnante de la guerre était le général Pétain. »*

Depuis sa première saignée, Pétain n'a pas cessé de se faire extraire du sang, à raison de dix à vingt onces par an.

En vue de prouver le succès de sa cure, ce célibataire endurci décida de se marier pendant sa seconde vie. La parfaite condition physique dont il fit montre pendant que j'étais avec lui nous confondit et nous étonna tous. Je l'ai souvent vu monter au grand galop un cheval de bataille capricieux appelé Virgile, gagnant des courses sur des adversaires beaucoup plus jeunes. Au cours d'une tournée récente en France non occupée, il marcha pendant des heures dans Marseille, souriant lorsque sa suite se plaignait discrètement.

La foi aveugle de Pétain dans le succès de son expérience l'induisit à demeurer dans la vie publique en dépit de son âge. Il fut ministre de la Guerre à 78 ans. Trois ans plus tard, il fut envoyé à Madrid comme premier ambassadeur français accrédité auprès de Franco qui avait été son élève et son ami intime. Et maintenant, en plein milieu de sa seconde vie, il a accepté d'être le chef d'un Etat qui est tombé.

A 85 ans, le maréchal Pétain, avec sa vigueur physique renouvelée, accomplit ce qu'il appelle son devoir patriotique. Seul l'avenir dira s'il n'eût pas mieux fait de demeurer un vieillard comme tous les autres et de ne pas se mettre à la tête des destinées de la France.

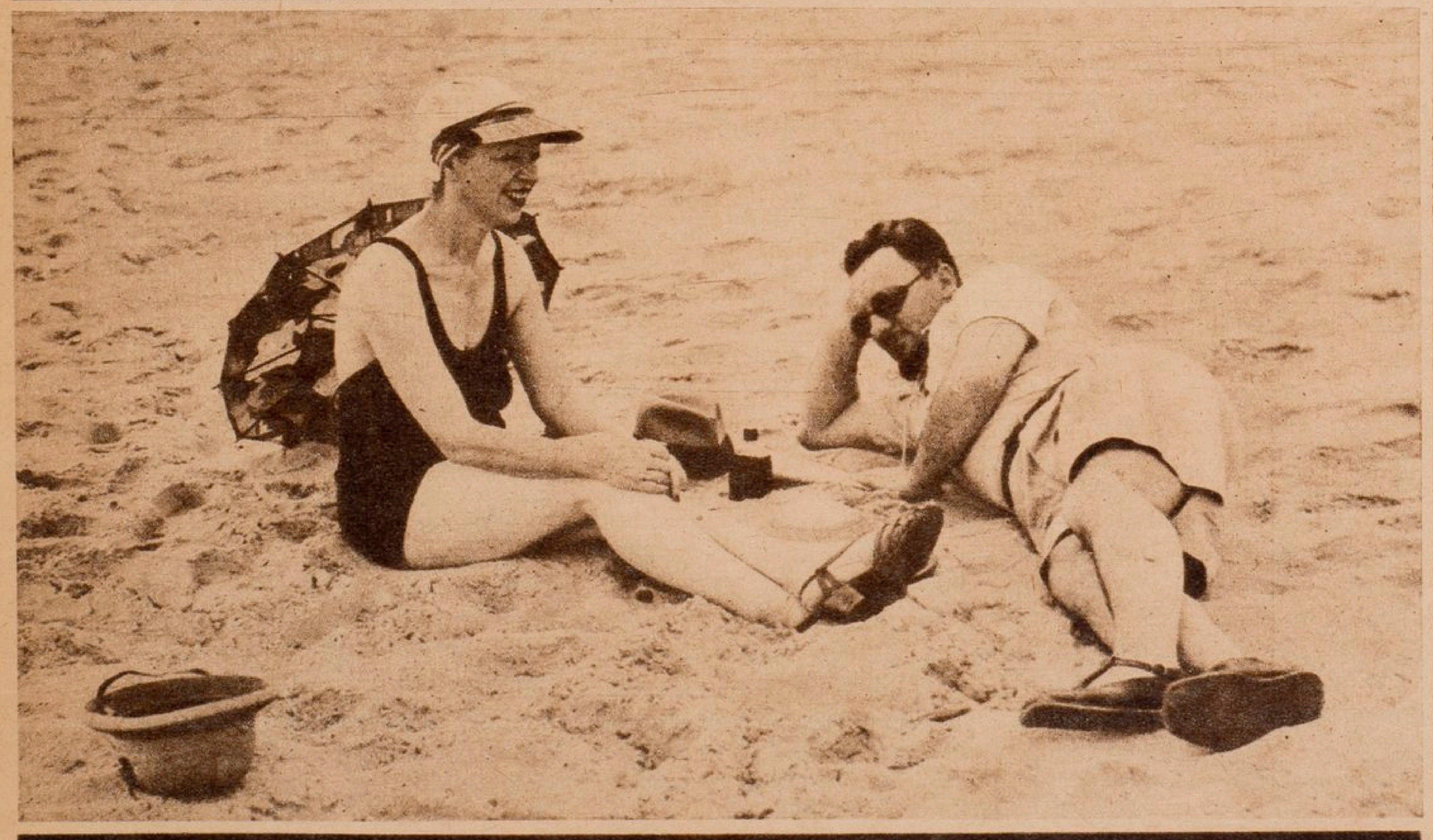
BALTIM, plage inconnue

Aux abords de Baltim, une petite caravane, à dos d'âne, s'achemine vers la plage à travers une pittoresque palmeraie qui projette ses ombres sur la pente douce d'une colline de sabl

Les fréquentes visites des avions ennemis sur Alexandrie, Port-Saïd et Suez ont mis nos estivants dans l'embarras. Mais la nécessité est la mère de l'invention. Après avoir cherché par-ci et par-là, les Cairotes qui voulaient fuir à tout prix pendant quelque temps les désagréments du climat de la capitale ont vu leur persévérance récompensée au delà de leurs espoirs. Baltim, la plage lacustre idéale, a été découverte sur les rives du lac Borollos, dans un cadre pittoresque typiquement égyptien. Sur un rivage couvert de sable fin, des huttes ont poussé comme par miracle, et une population variée est venue. Le silence de naguère est remplacé par les cris joyeux des baigneurs qui s'ébattent, se baignent, se délassent, en un mot remplissent l'air des manifestations de leur bonheur d'avoir découvert ce coin charmant. La guerre finira, disent-ils, et Stanley Bay, Port-Fouad et Port-Tewfick connaîtront de nouveau leur vogue passée. Mais nous, nous demeurerons fidèles à Baltim. En un sens, nous sommes presque reconnaissants aux aviateurs ennemis qui nous ont permis de connaître ces rives enchanteresses.



Un groupe de baigneurs s'expose aux rayons ardents d'un soleil éclatant, sans se soucier de l'heure. On bavarde, on papote, pendant que les dos brunissent.



Etendus sur le sable fin, Monsieur est absorbé dans sa lecture, pendant que le regard de Madame se perd au loin. Qu'y a-t-il donc de si attrayant à l'horizon ?





Dans cette hutte n'est pas admis n'importe qui. La condition requise pour faire partie de ce groupe est l'apport d'une bonne humeur et d'une gaîté inaltérable.



Maman, les petits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes ? Mais, contrairement à la chanson, ce capitaine au long cours en herbe semble s'y connaître à fond dans l'art de la navigation à voiles.

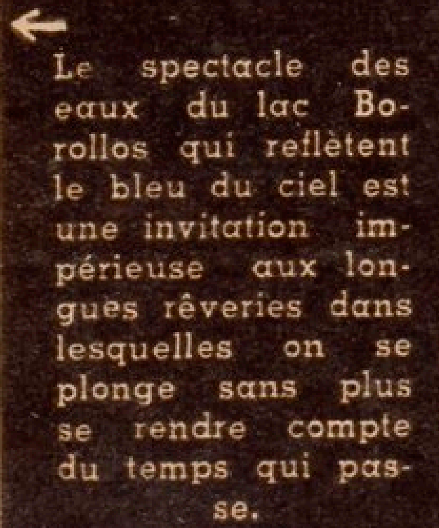


↑ Le père et ses trois enfants s'en vont faire trempette. Et maman ? Très probablement, e l l e s'est déjà attelée à la tâche difficile de rassasier les quatre loups qui reviendront tantôt.

→ Une installation de douches dernier cri. « Rien ne vaut la machine humaine », semble dire ce baigneur sous le jet d'eau fraîche.







← Le spectacle des eaux du lac Borollos qui reflètent le bleu du ciel est une invitation impérieuse aux longues rêveries dans lesquelles on se plonge sans plus se rendre compte du temps qui passe.

HALIFAX

« UN GENTLEMAN, UN CHASSEUR ET UN AMI » Churchill

Lord Halifax, qui revient d'Amérique, est depuis quelque temps l'objet de vives controverses. Il nous a semblé opportun de rappeler les circonstances de sa carrière, où sa parole et sa bonne foi l'ont toujours fait respecter des hommes d'Etat qui travaillaient avec lui.

Au moment de son départ pour les Etats-Unis. Lord Halifax s'embarque sur une vedette qui le mènera sur le cuirassé « Prince of Wales ».

Au plus fort moment du pacifisme anglais, Chamberlain choisit lord Halifax pour entreprendre une mission de reconnaissance en Allemagne. Apparemment, il allait chasser le cerf avec Hermann Gœring qui était, aussi bien que maréchal en chef, maître de la chasse du Reich. Gœring fit étalage de toutes les richesses de sa grande propriété de Karinhall, pour impressionner l'émissaire du gouvernement de Sa Majesté. Lord Halifax fut escorté par une cavalerie bruyante d'automobiles, à travers des kilomètres de forêt soigneusement entretenue, jusqu'au palais sylvestre du maréchal. Ils s'assirent à table au milieu de grands pots de bière, de Vénus de marbre et d'une équipe de laquais en livrée de velours vert. Le maître d'hôtel dépose un homard sur l'assiette de Halifax. Celui-ci fait la moue, baisse son long nez et renifle. « Le homard est mauvais », dit-il, en s'excusant, à son hôte. Gœring, furieux, fait appeler toute sa cuisine, fait arrêter le chef et l'envoie dans un camp de concentration.

C'est ainsi que Halifax apprit que, malgré l'impression massive qu'elles peuvent communiquer, certaines choses sont pourries en Allemagne nazie.

Comme mission de paix, cette visite fut un échec total. Halifax devint ministre des Affaires Etrangères et, après les années de pacification, il créa lui-même les barrières qui, franchies, signifiaient la guerre.



Du haut de l'Empire State Building, Lord Halifax contemple la grande métropole américaine. Il est accompagné de M. Al Smith, ancien gouverneur de l'Etat de New-York.

Il arrive sur le « George V » à Annapolis

Sur le plus beau cuirassé de la marine, il a quitté son poste de ministre des Affaires Etrangères pour devenir ambassadeur aux Etats-Unis. Pour la première fois un membre d'un cabinet de guerre devient ambassadeur, pour la première fois un ambassadeur est accompagné à bord par le Premier d'Angleterre et accueilli par un président américain.

Ces attentions pour un homme que Winston Churchill appella « un gentleman, un chasseur de renard et un ami » étaient pleinement justifiées. Précédé par un habile diplomate, le regretté lord Lothian, son devoir est d'obtenir, en Amérique, les moyens de se battre.

Aucun ambassadeur britannique n'a entrepris de tâche plus urgente en un moment critique.



C'est pendant son déjeuner que Lord Halifax a reçu la presse new-yorkaise, se soumettant de bonne grâce aux exigences de l'actualité.

Quand Edward Frederick Landley Wood, troisième vicomte Halifax de Monk Bretton, premier baron Irwin de Kirbyunderdale, chevalier de la Jarretière, conseiller privé, chevalier Grand Commandeur de l'Etoile des Indes et chevalier Grand Commandeur de l'Empire des Indes, atterrit à Annapolis, les Américains virent l'homme le plus haut de taille de la politique anglaise. Il n'a pas moins de 6 pieds et 5 pouces. Après neuf jours en mer où il se cognait constamment la tête au plafond du cuirassé, il se baissait à chaque porte.

Il écarta poliment la foule tumultueuse des reporters, s'excusa de les avoir fait attendre sous la pluie et leur lut une déclaration, d'une voix grave de sacristain.

« C'est la figure la plus noble d'Angleterre »

« C'est la figure la plus noble d'Angleterre », a dit l'ambassadeur Kennedy, « presque un saint ». Depuis des années il se lève entre 5 et 7 heures du matin, et son premier acte journalier est d'assister au service divin. Quand il alla à l'hôtel Dorchester, à Londres, pour dormir durant les raids, il fit transformer une chambre de son appartement en chapelle privée.

Et, pourtant, il a été très attaqué. Avant la guerre, Harold Laski, le porte-parole du parti travailliste, écrivait :

« Lord Halifax est un grave danger pour la paix en Europe, parce qu'il n'a aucune notion de l'interdépendance étroite qui existe entre la paix et les institutions démocratiques. Tous ses gestes seront des gestes de paix. Toutes ses paroles seront des paroles pacifiques. Mais pièce à pièce, il rendra les forteresses de la démocratie. Il les dénoncera toutes comme un gentleman. »

Lloyd George est aussi amer. Un jour d'automne, il marchait à travers un verger légèrement pris par la gelée, quand un de ses amis lui montra un arbre dont les feuilles n'avaient pas été touchées par le gel. « J'appelle cet arbre Halifax, dit Lloyd George. Voyez son beau feuillage. Voyez l'étendue de l'ombrage qu'il porte. Mais il ne donne pas de fruit. »

Le public anglais est prompt à diminuer Halifax l'homme d'Etat, parce qu'il n'a jamais réagi devant sa personnalité d'homme. Il n'a pas le désir de « vendre » ses idées. Le principe de la philosophie familiale, chez les Halifax, est basé sur deux préceptes : « Il est aussi vain de se dénigrer que de s'exalter soi-même. » Le second est : « Cette chose est juste, il faut la faire. »

Chez lui, lord Halifax est d'une grande gaieté et il a même de l'humour. Dans sa fonction honoraire de chancelier de l'Université d'Oxford, lord Halifax était présent un jour comme invité de marque à un banquet officiel. Au milieu d'une phrase, probablement sur les valeurs morales, un valet renversa une assiette de soupe sur son frac. Sa Seigneurie se leva tranquillement, retira sa veste, s'assit en bras de chemise et reprit sa phrase. Les « undergraduates » (les jeunes étudiants de première année), ébahis, en parlent comme d'un exemple de l'aplomb inébranlable d'un gentleman anglais.

« Je préférerais être maître de l'équipage »

Quand lord Halifax dit : « Je préférerais être maître de l'équipage d'une chasse au renard que Premier Ministre », il était sincère. Pour un pair, propriétaire foncier, dévot et chasseur comme lui, les charges publiques sont un devoir et non un objet d'ambition. En homme de vieille aristocratie de Yorkshire, il préfère ses terres, où il chasse et cause avec ses tenanciers.

Edward, quatrième fils du vieux vicomte Halifax, homme religieux et solitaire, est né le 16 avril 1881, « le plus bel enfant qui soit ». Il avait le bras gauche atrophié, mais il a toujours tâché de l'oublier, et a continué à faire du cheval, son sport favori, malgré de nombreux accidents, jusqu'à ce qu'il montât comme un « dieu ».

Ses trois frères moururent jeunes de la tuberculose, le laissant fils unique et très surveillé.

Au printemps de 1909, Lady Dorothy Onslow, fille du comte d'Onslow, visita un diseur de bonne aventure. Celui-ci vit dans sa main le nom d'Edward Wood. Ils se marièrent en septembre. Vive et spirituelle, femme dévouée et accomplie, Dorothy Halifax est peut-être la seule femme de ministre anglais à qui son mari lit ses discours.

En 1914, E. Wood était membre du Parlement et père de deux enfants. Comme d'autres jeunes gentlemen de la campagne, il réunit un régiment de yeomen, composé en grande partie de métayers de ses propriétés, et partit en France. Il servit comme lieutenant-colonel et retourna en 1918 pour reprendre son siège parlementaire. Jeune espoir du parti conservateur, il prit une place au Cabinet en 1922 comme président du Comité de l'Education, et deux ans plus tard devint ministre de l'Agriculture et des Pêcheries.

En 1926, Stanley Baldwin voulait un nouveau vice-roi aux Indes, et choisit parmi tous les lords possibles Edward Wood. Celui-ci consulta son père qui réfléchit longuement. « Je crois que vous devrez aller », lui dit-il. « Je le crois aussi », répliqua le fils. La décision leur fut pénible, car le vicomte avait 87 ans, et ils craignaient de se quitter à jamais.

Lord Irwin de Kirbyunderdale (tel est le titre sous lequel il fut connu aux Indes, car il n'avait pas encore hérité de son titre actuel) remplit admirablement ses fonctions.

Une bonne part des ennuis britanniques aux Indes sont nés de l'incapacité totale des Anglais de comprendre Mahatma Gandhi. Halifax comprit que Gandhi était un chef sincère et grand, et non pas un « gangster » politique. Il invita Gandhi à discuter les données du problème avec lui et Gandhi en revint convaincu que « mon ami Irwin » était un homme dont on pouvait croire la parole bien que ses idées fussent discutables.

Le vice-roi se rend à pied chez Gandhi

Souvent le vice-roi se rendit chez Gandhi et pria avec lui. Il lui arriva, quand le Mahatma vivait dans un village lointain, de rouler toute la nuit en voiture pour arriver au petit matin. Laissant sa voiture aux portes de la ville, il marcha seul à travers le village jusqu'à la maison de Gandhi, ce qui n'était pas très sûr pour un vice-roi à l'époque. Ils prièrent ensemble et discutèrent, et Gandhi céda sur un point important. Quand le vice-roi l'eût quitté, l'entourage du Mahatma lui reprocha sa faiblesse. « Vous ne pouvez pas discuter avec un saint », dit Gandhi.

(Lire la suite en page 16)

ON EXPLOITE LE PUBLIC

Jusqu'à quand durera ce «racket» ?

Il faut que cela cesse !

L'exploitation du public est devenue telle, qu'elle atteint les proportions d'un « racket » américain. Certes, on n'emploie pas encore le revolver pour amener les gens à composition, mais il est impossible d'obtenir le moindre article, à moins d'y mettre le prix imposé par des commerçants pressés de s'enrichir...

On avait pensé qu'avec l'expérience de la dernière guerre, les autorités prendraient des mesures efficaces pour protéger les gens contre la rapacité des mercantis. On imposa la tarification, le rationnement, des peines sévères contre les profiteurs. Mais dans la pratique, il a été démontré que cette législation pouvait être violée sans trop de risques.

Il suffit qu'une ordonnance militaire, une proclamation fût prise, pour qu'immédiatement elle soit contournée.

Citons des exemples : on a empêché les propriétaires de majorer les loyers — depuis les bombardements d'Alexandrie et de la zone du Canal, ils avaient tendance à le faire dans des proportions énormes — mais les bailleurs se sont vengés de diverses façons. Qu'on en juge : *Dès 8 heures du soir, plus de lumière dans les escaliers ; les ascenseurs des domestiques ont été supprimés, même dans certains grands immeubles de dix à douze étages ; aucune réparation n'est faite, et comme certaines sont urgentes, c'est le locataire qui doit les entreprendre, à des prix de famine ; l'eau même est rationnée, elle est coupée à certaines heures du jour par ordre du propriétaire, fermement décidé à se rattraper.* Et cela cause des ennuis, des perturbations énormes au sein des familles. Les domestiques n'en peuvent plus et préfèrent quitter plutôt que d'attraper une maladie de cœur en grimpant des dizaines d'étages plusieurs fois par jour ; les patrons risquent de se casser le nez en entrant ou en sortant du hall plongé dans l'obscurité ; on s'énerve parce que le robinet coule, qu'une vitre est cassée, que le verrou de la porte est détraqué, mais on n'a aucun recours contre le propriétaire !

Celui-ci, s'enveloppant dans une dignité d'acteur, vous répond : « Si vous n'êtes pas content, cherchez ailleurs ; je ne vous retiens pas »; sachant fort bien qu'on ne se lancera pas dans pareille aventure.

DANS L'ALIMENTATION

Rien n'est plus lucratif aujourd'hui que le commerce de l'alimentation. Pour le faire, il ne faut aucune aptitude spéciale. Ce qui est nécessaire : quelques centaines de livres et un peu de temps pour s'aboucher avec les nombreux courtiers qui fréquentent les cafés où s'opèrent toutes les transactions.

Dieu sait par quel hasard un courtier apprend que le négociant X va recevoir d'Australie ou d'Amérique un chargement de viande en conserve, quelques centaines de caisses de bière, un lot de lait condensé. Immédiatement, nanti d'une liasse de banknotes, il va trouver l'importateur. Celui-ci fait ses calculs très largement, s'octroie un bénéfice important qui n'est jamais inférieur à 25 % et vend la marchandise qui vient d'être embarquée. Le nouvel acheteur procède à la même opération : profits imposants, commissions généreuses, frais généraux élevés, et il passe son option à un troisième individu qui, à son tour, la revend. De sorte *qu'une fois arrivée en Egypte, la marchandise a dû subir une majoration de 100 % pour faire face aux bénéfices des nombreux intermédiaires.*

Le plus étonnant, c'est que, malgré ces opérations de spéculation pure, le détaillant est heureux d'acheter la viande, la bière ou le lait qu'il débitera à un prix élevé. Et c'est en définitive le consommateur qui paie.

Qu'on n'aille pas dire : on n'a qu'à ne pas l'acheter. Il y a des cas où nécessité fait loi. Et puis il existe des gens qui ne comptent pas. Est-ce une raison pour les exploiter ?

Naturellement, il s'agit, dans ce cas, de produits non tarifés. Mais à part quelques articles comme la viande, le pain, le sucre, tout ce que nous consommons échappe à la tarification.

Et voici d'autres exemples : un fils à papa, qui avait obtenu un capital de 500 livres il y a un an, est, aujourd'hui, à la tête de 10.000 livres. Il a fait cet argent sans avoir jamais vu la marchandise qu'il achetait et revendait sans cesse.

Cette exploitation indirecte n'est pas la seule. Toutes les ménagères savent que pour obtenir de la viande, des légumes, des allumettes, de la farine, il faut les payer au-dessus du prix tarifé, sous prétexte que le détaillant est exploité par le demi-grossiste et que celui-ci doit payer le prix fort à son fournisseur.

Il y a donc pléthore d'intermédiaires qui tous cherchent à réaliser des bénéfices aussi illégaux qu'importants et dont, en définitive, le pauvre consommateur fait les frais.

C'est dans ce domaine que devrait s'exercer la répression gouvernementale. **Pourquoi, puisque nous sommes en temps de guerre, les autorités ne limiteraient pas le nombre de commerçants autorisés à vendre tel ou tel article, de façon à éviter la spéculation effrénée qui se poursuit à un rythme sans cesse accéléré ?**

DANS L'HABILLEMENT

Abordons maintenant le domaine de l'habillement.

Ici, autant que dans l'alimentation, on spécule.

Le gouvernement, dans une louable intention, avait décidé de tarifer certaines étoffes bon marché qu'achètent surtout les ouvriers et les fellahs.

Mais comme il ne s'agit plus de riz, de farine ou de viande, nul ne s'y connaît. Qui peut se rendre compte — à l'exception de quelques techniciens, bien entendu — que le mètre de cotonnade crue de 7 fils au centimètre carré se vend quatre piastres ? Ou que le madapolam d'un poids déterminé de fabrication égyptienne est tarifé à tel prix ?

Voilà pourquoi la tentative de tarification dans ce domaine n'a donné aucun résultat.

Une dame nous racontait, l'autre jour, qu'ayant acheté une robe, elle avait eu besoin, le lendemain, d'un demi-mètre de la même étoffe. Le prix avait haussé d'un jour à l'autre dans la proportion de 10 %.

Et tout est à l'avenant.

Un lainage qui coûtait avant la guerre 80 piastres le mètre en vaut aujourd'hui deux cents. Et le vendeur vous dira froidement qu'il ne s'agit pas de marchandise importée, mais d'un stock de 1939. Il ajoutera que les prix ont tellement haussé qu'il est fondé à majorer les siens dans une proportion « raisonnable ». Du 120%, pas moins...

LES PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Etes-vous malade ? Suppliez votre médecin de ne pas vous prescrire des spécialités pharmaceutiques, si vous ne voulez pas courir rapidement à la ruine.

Les spécialités sont pourtant tarifées. Mais elles ont disparu du marché, à moins que vous ne soyez décidés — et dans ce cas il s'agit de force majeure — d'en payer cinq ou six fois le prix.

Dans une pharmacie, un client se présente :

— Avez-vous du... ?

— Oui, Monsieur.

Le pharmacien livre le produit et dit : «C'est quatre-vingts piastres.»

— Mais je l'ai toujours acheté trente piastres ; c'est de l'exploitation !

Le vendeur se rend compte qu'il a affaire à un client décidé.

« Pardon », dit-il. Et il reprend sa marchandise qui disparaît dans le tiroir d'un comptoir.

L'acheteur, comme on le lui avait recommandé, fait appel à la police.

Le pharmacien se fâche : «Je n'ai plus de ce produit depuis plusieurs mois.» Et il montre ses livres.

Le client en est quitte pour la perte de son temps, son mauvais sang et des injures. Gageons qu'il ne recommencera plus.

Et il ne s'agit pas d'un cas particulier.

LE REMEDE

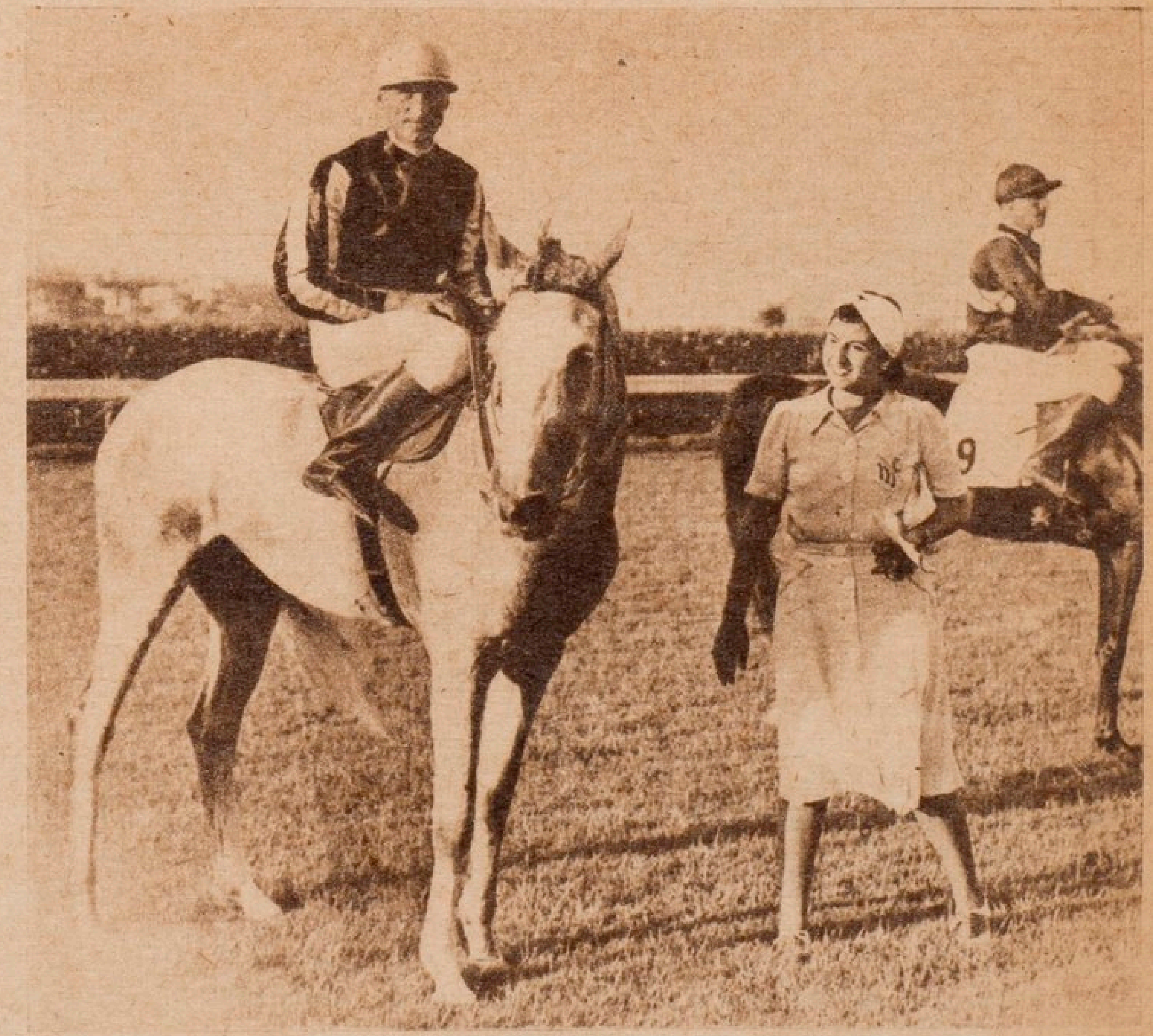
Cette enquête ne serait pas complète si elle ne comportait une leçon, une leçon qui peut se résumer en quelques mots :

Il faut que la distribution se fasse par l'entremise d'un nombre limité de grossistes contrôlés par les autorités. Eux seuls vendraient directement aux détaillants. Ce sont surtout les intermédiaires qui, par une spéculation intense, contribuent à augmenter le coût de la vie dans des proportions astronomiques !



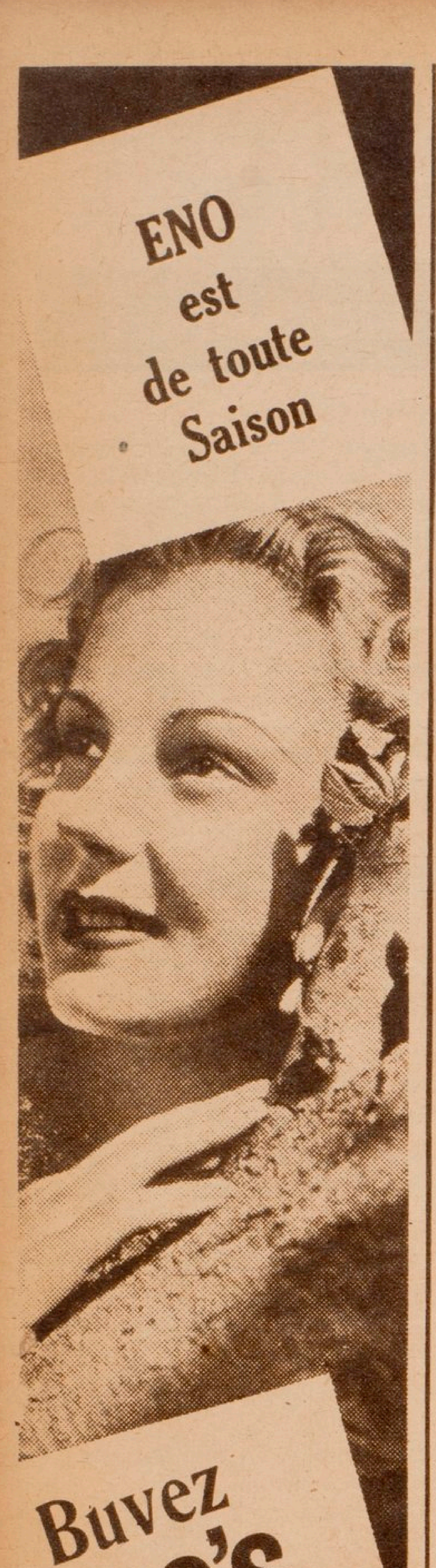
Fabrique Nationale de Papier

Sa Majesté le Roi, désireux d'encourager l'industrie nationale du papier, a donné ordre au directeur de la Khassa royale de souscrire pour 1.000 actions à la nouvelle émission de la Société Nationale de Papier. Voici S.E. Mourad Mohsen pacha, directeur de la Khassa royale, en conversation avec M. Th. P. Cozzika, administrateur délégué de la Société, auquel il a fait part de la décision royale en lui remettant le montant de la participation.



Aux Courses

Madame F. Matouk est rayonnante : son cheval « Marmour » s'est adjugé en grand crack le « Grand Annual Handicap » de l'Alexandria Sporting devant les meilleurs chevaux arabes du pays. La charmante propriétaire couve d'un regard chargé de reconnaissance le brave coursier auquel elle doit sa joie.





CONTE ORIENTAL

NAZEM

par AMY KHER

A l'ombre d'un saule, là où la berge se raffermit, Nazem s'est assis les jambes pendantes, les pieds dans l'eau. La fraîcheur des remous monte en lui par frissons. Sa tête s'emplit de la rumeur des «norias» (1). C'est comme un bourdonnement de myriades de guêpes qui vient des rives de l'Oronte.

D'un regard en coulisse Nazem observe le manège des roues géantes, parfois accouplées, qui hissent l'eau grouillante de germes au haut des aqueducs d'où elle se déverse dans les canaux et les rigoles d'irrigation et va gazouiller dans les fontaines des jardins et des patios. Quelques-unes de ces roues ont près de dix mètres de diamètre. La plupart, vertes de mousse, sont tachées de boue et de moisissures. Nazem se répète les stances fameuses de Moguir El Dine Ibn Tamime: « Pour épargner la pudeur de la noria, le soleil l'habille d'une robe verte. » Et encore : « Une noria étique dont on pouvait compter les côtes a dit : « Je tourne sur mon cœur condamné à être le pivot des larmes qui baignent mon corps. »

Ensuite il psalmodie le poème de Saadi : « Le gémissement de la roue qui élève les eaux suffit à donner l'ivresse à ceux qui connaissent le breuvage mystique. Au bourdonnement d'une mouche qui vole, le Soufi éperdu se prend la tête entre les mains. L'ineffable concert ne se tait jamais dans le monde, seulement l'oreille n'est pas toujours prête à l'entendre.

Cependant, ni le délice du frisson, ni le bourdonnement des norias, ni la cadence du verbe ne réussissent à plonger Nazem dans la délectable somnolence.

Pareilles aux roues géantes, des pensées farouches tournent en son esprit... Semblables à la rumeur maussade qui sort de ces bois vermoulus, des bribes d'imaginaires discours harcèlent son silence intérieur.

C'est comme une redoutable maladie, ces pensées et ces mots qui encombrent sa tête, oppressent son cœur et usent ses forces ! Il n'arrive plus à marcher toute une matinée à travers champs comme naguère pour surveiller le travail et sévir de ses poings fermés contre les serfs paresseux. Comment s'acquitter de cette tâche alors que roulent en son esprit tant de regrets et de plaintes ?

Cela date du départ de son frère Karim. Depuis janvier, Nazem ne fait que revivre ce départ, les discussions, les exhortations et les appréhensions qui l'ont dramatisé.

Puisqu'il ne peut échapper à cette obsession ce matin encore, à quoi bon chercher plus longtemps la béatitude qui se dérobe ? Mieux vaut remonter vers Hama avant que le soleil arde du zénith et regagner, au cœur de la ville, le patio familial. Là, après un bon repas, étendu sur quelques nattes à l'ombre, il aura plus de chance de s'apaiser.

Nazem retire ses pieds de l'eau, les expose quelques minutes à l'air pour les sécher, puis les glisse dans ses babouches. Relevé d'un bond, il époussète l'abayé blanche qu'un peu de terre a maculée, bien qu'il eût pris soin de s'asseoir sur l'herbe. Ayant ensuite rajusté le hœgal qui maintient sa couffié dégagée vers la droite, il se tend de toute la sveltesse de ses vingt-huit ans pour cette demi-heure de marche qui le ramènera chez lui.

Mais soudain il songe qu'il a bien des chances de rentrer le premier et de se trouver seul avec sa mère. Or, voilà des semaines qu'il esquive un pareil tête-à-tête.

Que lui dire en effet du désordre de ses idées, des remords et de la peine qui l'assiègent ?

Alors Nazem se rassoit sur un talus bordé de roseaux. Les norias tournent toujours et de nouveau tournent à l'unisson les pensées farouches en son esprit.

Pour la centième, la millième fois, il se disait qu'il aurait dû plaider plus énergiquement, argumenter plus ingénieusement en face de son frère Karim. Il n'avait su que le contredire avec plus ou moins de logique, selon qu'en son propre cœur l'inquiétude ou l'irritation prenait le dessus.

Dès son retour du Caire, nanti de la licence en droit, Karim avait essayé de répandre dans leur milieu des idées subversives et des goûts révolutionnaires. Et Nazem l'avait tout de suite combattu. Pour rien au monde Nazem n'aurait failli à son devoir de chef de famille qui consiste, entre autres, à ramener dans le bon chemin toute brebis égarée.

C'est animé du même sentiment que, depuis la mort prématurée du père, il avait géré au mieux les deux cents donomes de terre groupés à dix kilomètres de la ville, et dont le revenu avait ainsi permis de subvenir jusqu'à présent à l'éducation de Karim au Caire, de Fouad à Beyrouth et de Nizar à Damas, en même temps qu'à l'entretien de la maison de Hama où règne la mère.

Une noble femme, cette mère qui avait renoncé à sa part d'héritage à l'égal bénéfice de ses quatre enfants. Et Nazem s'inspirait de son exemple et aussi de traditions ancrées à force de siècles dans l'inconscient.

Or, dès les effusions provoquées par ce retour de Karim que tous croyaient définitif s'était déjà accusée une fêlure dans la bonne entente générale. Le cadet était parti en guerre contre gens et choses. Et Nazem avait riposté. Les modes européennes que vantait son cadet étaient illogiques et ridicules à Hama où le flottement de la couffié sur les épaules abrite au mieux des ardeurs solaires et celui de l'abayé autour des jambes permet de s'accroupir à l'aise sur les divans bas. Le gumbaz et la chemise échancrée sont frais à souhait même en pleine canicule. La sagesse de cette mode vestimentaire déborde le monde physique. Marcher dans des babouches incite à la pondération, sœur de la dignité, sans oublier que l'on peut s'en débarrasser d'une simple secousse au seuil du patio si l'on désire la fraîcheur des dalles de marbre sur la plante des pieds. En somme, ici, caractères et coutumes s'intègrent au paysage.

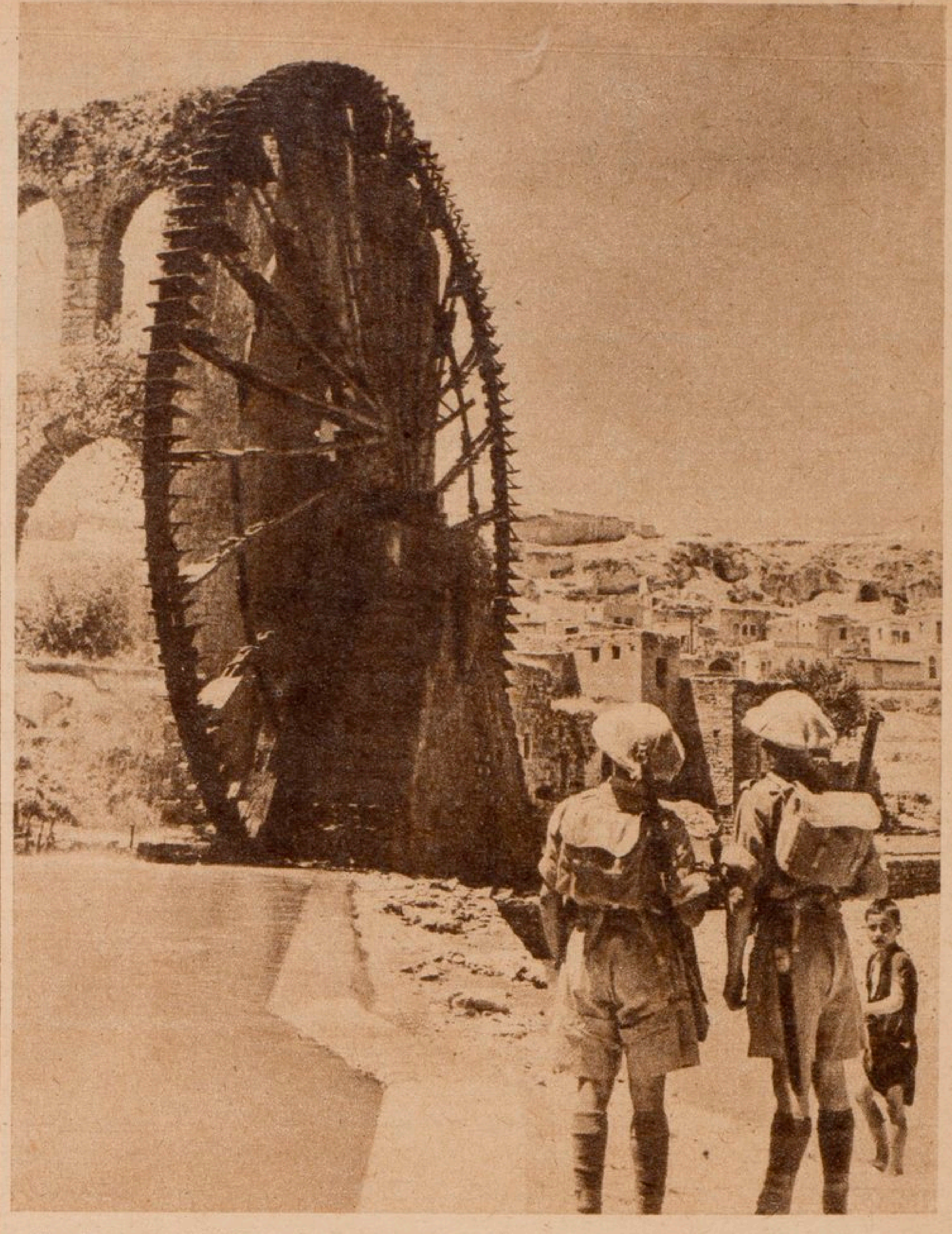
Et puis Nazem s'était élevé contre l'accusation de fainéantise portée par Karim contre ses concitoyens. Puisque les faveurs du climat et la richesse du sol dispensent une vie facile, n'est-il pas légitime de borner son activité à ses besoins et aux exigences de son rang ?

Quelle sagesse y a-t-il à s'astreindre à des travaux supplémentaires ? Les résultats auxquels leurs efforts ont mené les effrénés permettent-ils de médire de ceux qui, dédaignant le superflu, accueillent tout le loisir possible, ce loisir s'étendrait-il sur les trois quarts de la journée ?

Sans plus d'égards pour son aîné, Karim exaspéré avait riposté, en martelant la table du poing, qu'absoudre ainsi la paresse et l'ignorance, c'était les ériger en vertus. Hama constituait un anachoronisme. Son isolement au fond de la Syrie, son code social périmé et surtout sa résignation à cet état de choses feraient bientôt d'elle une ville morte. Un passé, même glorieux, doit être fécondé de modernisme pour survivre. Le ressort essentiel de la vie, c'est le mouvement, la circulation, le devenir. Ce qui s'imposait : débarrasser Hama des vestiges de féodalité qui l'encombrent, combattre les coutumes qui s'opposent à l'affranchissement moral et intellectuel de la femme.

Nazem avait rétorqué que sa science à lui était plus riche d'expérience et de bon sens. Ayant toujours vécu à Hama et comptant toujours y vivre, il se reposait sur ce que la sagesse des hommes y avait édifié par la grâce d'Allah. Cette féodalité dont Karim parlait avec un tel mépris n'avait-elle pas contribué à conserver la fortune de la ville ? Quant à la femme, Nazem se réclamait des plus nobles traditions arabes pour affirmer que cette créature faible entre toutes ne pouvait trouver le bonheur qu'à l'abri des hauts murs et des portes closes. Telle sa mère.

Karim proposait l'exemple croissant d'autres pays islamiques. Et si en Turquie un grand homme et une révolution avaient été nécessaires, on avait vu le mouvement adopter en Egypte la sage lenteur d'une évolution. En tout cas, l'un et l'autre de ces pays avaient abouti à une résurrection. Tandis que ces villes de l'intérieur de la Syrie semblaient en léthargie.



...Quelques-unes de ces roues ont près de dix mètres de diamètre. La plupart, vertes de mousse, sont tachées de boue et de moisissures...

L'élan donné, tous les pays musulmans allaient suivre, bon gré ou mal gré. A quoi bon rechigner ? Pour devenir les ratés de la grande famille qui se prévalent uniquement de similitudes de religion et de langage auprès des cousins plus fortunés ? Plaisante perspective ! concluait le cadet avec un rire sarcastique.

* * *

Jamais Nazem n'avait imaginé que des divergences d'opinions, si visibles fussent-elles, seraient devenues un motif de séparation entre son frère et lui. Il avait dissimulé de son mieux l'agacement que lui causaient ces heurts incessants. Pas une fois — il s'en félicitait encore — il ne s'était laissé aller à la colère. Car, comme la plupart des placides, Nazem s'emportait rarement mais à fond. En proie à la fureur, il ne répugnait même plus aux coups. Avec son cadet, la discussion aboutissait à un élan de tendresse. Il comprenait si bien à quel point le frondeur devait souffrir... Aussi, le calme revenu, tentait-il de recréer l'intimité d'une innocente plaisanterie, d'un mot, d'un simple clignement d'œil. Il arrivait alors que Karim s'effondrât en plaintes.

Pourquoi l'avoir préparé à un mode de vie qu'il ne devait pas adopter ? C'était mal, c'était cruel. Il se sentait malheureux à Hama malgré la présence de Nazem et de sa mère, malade d'ennui à en crever. Par Allah, que faire de l'activité dont il se sentait déborder en ce trou sans avenir ?

A vrai dire, l'aîné s'était efforcé de procurer quelques affaires à l'avocat débutant. Le terrain de manœuvres à de telles fins c'est le café, seul endroit où l'autochtone se dépouille de sa méfiance dans la fumée des narghilés au rythme des glouglous ponctués par les dés des jacquets et le vacarme de la radio. Là le besoin de parler, de s'épancher délie la langue. Or, rien ne répugnait autant à Karim que de traîner ainsi autour des tables de jeu et d'entendre les réflexions que suscitaient les passantes. Ces hommes que le commerce des femmes eût aisément policés s'entendaient pourtant à proclamer que, hors la cuisine et l'alcôve, les femmes ne sont qu'ennui.

Nazem avait également essayé d'emmener Karim aux champs et de l'initier aux pratiques agricoles et commerciales qu'il dirigeait. Mais pas plus la vente des récoltes que les labours n'intéressaient le jeune licencié en droit. Même le plaisir de remplir de pièces d'or les tiroirs secrets le laissait froid. Nazem seul suffisait à ce travail, affirmait-il dédaigneusement.

Deux mois après son retour à Hama, Karim était tombé dans un inquiétant état de dépression. Une semaine durant il avait gardé le lit, refusant toute société et toute nourriture. Seules les larmes et les supplications de la mère avaient fini par vaincre son entêtement. C'est alors que Nazem avait songé à le marier. Une belle fille fraîche et souple peuplerait les jours et les nuits de Karim de rires, de caresses et encore de menus soucis salutaires en l'occurrence puisqu'ils le détourneraient de ceux qu'il se forgeait par caprice. Aux ouvertures de l'aîné, le cadet avait riposté que c'était déjà assez d'un malheureux condamné à pareille existence, qu'il serait criminel d'infliger ce supplice à une compagne. De tels propos avaient enfin convaincu Nazem que son frère était un être à part avec lequel il était vain de vouloir raisonner et en dernier ressort il lui avait offert la dangereuse diversion des fins de semaine à Damas.

Comparée à Hama, la capitale syrienne est un centre d'attractions. Ses hôtels, ses cabarets et ses cinémas attirent une société hétéroclite et agitée. Karim ne rapporta de ces escapades que le goût des danseuses nordiques à la grande déception du chef de famille qui alors chercha à en réduire la fréquence.

* * *

Oubliant l'heure et la canicule et tout ce qui n'est pas sa hantise, Nazem s'étend de manière à profiter de l'ombre des roseaux sur le remblai qu'ils éventent.

Ah ! combien Karim diffère encore plus de lui que de la moyenne de leurs concitoyens ! Lui, il n'a jamais connu la passion sous les traits du libertinage. Au temps où sa moustache commençait à lui dessiner deux crochets sur les joues, bien avant la mort de son père et son avènement aux responsabilités de la succession, il avait rencontré l'amour.

Coup de foudre ? Oui, peut-être. C'était une jeune femme, voilée comme le sont les épouses et suivie d'une lourde servante, qu'il avait croisée au cours d'une promenade solitaire sur la route des cimetières.

Il l'avait suivie, épiée avec des trucs de détective pour finir par apprendre qu'elle était la femme d'un sien cousin au troisième degré.

Dès lors il se fit le compagnon de ce parent éloigné dans l'espoir d'une invitation qui lui permît de franchir le seuil de sa demeure. Mais, convié à dîner — entre hommes, il va de soi — tout ce qu'il put saisir de la maîtresse de maison, ce furent les accents d'une voix au timbre harmonieux et comme ensoleillée qui tançait une servante derrière une porte entr'ouverte.

Quatre années ont passé sans que rien de cet obsédant mystère se soit éclairci. Et Nazem hausse les épaules lorsqu'il entend des vantards prétendre qu'ils rencontrent des femmes de haut rang chez des amies complaisantes...

Quant à lui, il s'est résigné à ne plus chercher à conquérir que des femmes à sa portée. Nombreuses sont les paysannes qu'il a mises à mal au ha-

(1) Roues hydrauliques.

sard d'une couche champêtre improvisée. Mais de ce grand amour avorté il lui reste un trouble et délicieux souvenir. Et le retour de Karim a perturbé jusqu'à ce souvenir.

Ah, ce Karim ! Les habitants de Hama commencèrent, eux aussi, à le prendre sérieusement en grippe, ce contempteur de tout ce qui leur était cher !

Toute sa popularité, à lui Nazem, popularité édifiée avec tant de soin, ne protégeait plus son cadet.

Karim n'allait plus nulle part sans que le vide se fît à son entour. Au passage, non seulement on ne lui adressait plus de ces compliments et bénédictions qui sont la menue monnaie de la politesse orientale, mais encore on ne répondait plus à ses propres civilités.

Bien qu'il eût été prêt aux plus grands efforts et aux plus pénibles sacrifices pour modifier ce destin, petit à petit, Nazem s'était rendu compte que Karim ne pouvait rester plus longtemps à Hama.

De ce départ on n'avait pas encore parlé en famille. Mais il était certain que la mère elle-même l'envisageait comme une fatalité. La roue du char qui grince et bat finit par se détacher !

Quand Karim, le premier, mit le sujet sur le tapis, ce fut un soulagement pour la mère et pour le frère. Sa proposition facilitait d'ailleurs les choses sur le plan pratique. Il se déclarait résolu à se contenter de sa pension d'étudiant, quitte à se serrer la ceinture, tandis qu'il ferait son stage chez un avocat. Ensuite il espérait bien gagner de quoi parfaire un budget raisonnable.

Cette solution du problème Karim avait été hautement approuvée par les citoyens de Hama, qui y virent une peine de bannissement justifiée par les dénigrements dont avait été l'objet leur chère ville. Le verdict fut rendu à l'unanimité.

* * *

Les premières lettres de l'exilé ont chanté sa joie. Il se trouvait, à l'en croire, rendu à sa vie d'élection : possibilité d'ambition, ivresse du travail, suprême délectation du risque. Cinq mois plus tard parvint un pli chargé, contenant le montant du prêt consenti secrètement par Nazem à la veille du départ ainsi qu'une somme égale, en guise de présent, à partager entre la mère et les trois frères. Parmi les formules rituelles d'affection ou de politesse et les bénédictions d'usage, pas un mot de regret, un soupçon de nostalgie. Karim était manifestement heureux comme il ne l'avait jamais été.

Désormais tranquille au sujet de son cadet, Nazem vécut talonné par de nouveaux soucis.

Il s'agissait maintenant de Fouad et de Nizar, ses deux autres frères. Ceux-ci, encore adolescents, n'étaient que déférence et souplesse, tel Karim naguère.

Lancés sur la même voie que Karim, n'allaient-ils pas vers le même aboutissement ?... Ecole lointaine, puis université étrangère... L'unité religieuse et la fraternité raciale, en dépit d'une même grammaire, ne créent pas l'identité entre deux pays. Sans quoi, Karim se serait-il révélé si différent à son retour ?

L'esprit de Nazem connut alors un supplice accru. Pire que le regret qu'inspire un passé douloureux est l'hésitation au sujet de l'avenir. Quel tourment que cette alternative ! Laisser Fouad et Nizar puiser aux richesses spirituelles que prodiguent les universités prestigieuses, mais au risque de les voir un jour déserter comme Karim la ville médiévale. Ou bien les retenir auprès de lui, afin qu'attachés à la ville natale ils justifient le rêve du père qui avait été que ses fils le perpétuent, solidaires sur son sol.

Ces quelques mois écoulés depuis le départ de Karim ont été en vérité les plus cruels !

Et voici qu'à cette minute le rythme de ses pensées se libère du rythme des norias géantes. Quelque chose de forcené se déchaîne en lui. Ah ! bien plus à présent que la rumeur des machines, ses pensées bourdonnent comme des guêpes. Nazem se relève d'un bond.

Le temps a coulé à son insu. Lui qui craignait d'être en avance se découvre en retard. Cette fois, il n'évitera pas de toute façon le regard scrutateur de sa mère. D'ailleurs, avec cet instinct qui lui tient lieu de science, elle aura sans doute prévu ce qui vient d'éclore en son esprit...

Nazem, d'un pas rapide, s'engage dans le sentier qui, à vingt pas de là, coupe la grand'route. La sueur descend en sillons sur son visage et colle à son corps l'ample vêtement. Il n'y prend pas garde. Sur le seuil, avant de frapper à la porte les deux coups habituels, Nazem s'est réaffirmé à haute voix la résolution qu'il vient de prendre.

La mère, inquiète, ne se contente pas de tirer la corde qui commande le loquet de la porte, elle va accueillir elle-même le retardataire. Et son visage grave et contracté prouve à Nazem combien elle souffre des mêmes soucis que lui.

— Que c'est bon de toujours retrouver là sa mère prête à vous aider, à vous soulager ! avoue-t-il en l'embrassant.

Et il ajoute pour calmer l'effroi des yeux allongés de kohl qui scrutent les siens autant que pour en finir tout de suite :

— Mère, Fouad et Nizar ne s'éloigneront plus, ne retourneront plus à Beyrouth ni à Damas... J'ai appris à l'école d'ici tout ce qu'il faut pour être heureux auprès de toi. Ils feront comme moi. Voilà.

L'aîné explique encore :

— C'est le ciel qui m'a inspiré cette résolution. Je suis certain d'agir pour leur bien. Que béni soit Allah !

Et en quelques mots il reconstitue le dilemme dont elle a subi l'angoisse, elle aussi. Et puis quoi, en définitive ? Le bonheur est une simple et humble chose. Pas besoin de beaucoup de science pour y accéder... Ce que Fouad et Nizar perdront en éclat, ils le gagneront en sécurité.

— N'est-ce pas, mère, que c'est sagesse ? conclut-il.

Et elle de répondre :

— Oui, bien sûr.

— Ils ne partiront plus, répète-t-il. Et tu vas le leur annoncer toi-même tout à l'heure, dès que j'aurai fini de manger.

Cependant la mère sent que son « grand » a besoin qu'elle l'approuve encore, qu'elle le soutienne. Elle vient tout près, s'assoit, et d'un tapotement câlin lui effleure l'épaule ; seule caresse que se permet la mère qui respecte en son fils la qualité de chef de famille.

Mais Nazem se dérobe au geste maternel.

Il respire au ralenti. Sous les bruits de la vie et de la ville, en sourdine, son oreille perçoit toujours la rumeur lointaine des norias. Cette fois le rythme de ses pensées s'y soumet. Vide de soucis et d'appréhensions, il se sent l'âme prête à glisser vers la béatitude où s'endorment, côte à côte, espoirs sans fondements, renoncements sans douleurs.

Il ne lui reste plus qu'à inviter le corps à la torpeur.

Nazem se dirige vers la table où attendent les écuelles chargées de nourritures.

AMY KHER

HALIFAX, "UN GENTLEMAN, UN CHASSEUR ET UN AMI"

(Suite de la page 12)

Comme vice-roi, ayant à cœur les intérêts de l'Inde, Halifax fut pris entre Gandhi et les impérialistes britanniques. Le « Daily Mail » de lord Rothermere le dénonça comme un second Kerenski. Mais, appuyé par un gouvernement travailliste, Halifax déclara qu'il croyait l'Inde destinée à obtenir le statut des Dominions. Sans lui, il est probable que les Indes seraient perdues pour l'Angleterre.

Il ne fut pas mou, cependant. La police anglaise frappa les grévistes indigènes et les piquets pacifiques furent déclarés criminels. Les impôts furent recueillis grâce à de lourdes peines. La presse fut muselée. 47.000 Indiens furent enfermés pour crimes politiques.

Mais Halifax et Gandhi s'entendirent toujours parfaitement. Même quand il fut contraint malgré lui à emprisonner Gandhi, le Mahatma l'appelait « le plus noble des Anglais ». Et une fois, quand Gandhi faisait la grève de la faim, Halifax observa : « Si je me mettais dans le passage des immeubles gouvernementaux de New Delhi, à m'asseoir par terre et refuser de manger, jusqu'à ce que le mouvement d'insubordination civique indien cesse, les troubles disparaîtraient en quelques jours. Naturellement, avant ce terme, mes collègues libéraux, conservateurs et travaillistes à Londres me feraient rentrer et préparer une cellule capitonnée. »

Il abandonne la chasse pour les Affaires Etrangères

A son retour, on le fit maître de l'équipage adjoint à la chasse à courre de Middleton, ce qui l'enchanta. Le gouvernement de Baldwin l'employa dans ses fonctions accessoires : ministre de l'Education, secrétaire à la Guerre, lord du Sceau Privé. Avec la menace nazie qui fit tomber Baldwin, Neville Chamberlain prit la tête, sous les avertissements terribles de Churchill. Cliveden, le siège des Astors, devint le nom d'un certain cercle de politiciens conservateurs qui croyaient, grâce à Ribbentrop, que Hitler était saint Georges venu pour tuer le dragon du communisme.

Chamberlain avait Eden aux Affaires Etrangères, mais il comptait davantage sur Halifax. Il le choisit pour aller à Berchtesgaden. Après sa visite sans fruit en Allemagne, Chamberlain remplaça Eden par Halifax.

Le pacifisme de Halifax fut celui des hommes qui, avant l'avènement d'Hitler, voulaient laisser l'Allemagne exister en tant que grande nation. Cette préoccupation de justice à l'égard de l'Allemagne, même après 1932, n'était pas désintéressée. Tous les hommes politiques se rendaient compte que la prochaine guerre devait être populaire, et que la victoire serait au côté le plus fort moralement. Les juges : les peuples d'Allemagne, de France, d'Angleterre et des Etats-Unis. Jusqu'à Munich ils croyaient qu'il y avait une justification aux prétentions et aux cris d'Hitler, puisque personne n'avait rien donné à l'Allemagne quand celle-ci l'avait demandé poliment. Lord Halifax donna à la Grande-Bretagne une créance morale.

Le souvenir de Lord Halifax à la tête du gouvernement des Indes a été perpétué par cette statue qui le représente en uniforme de vice-roi.

L'humiliation de Munich

Après Munich, les démocraties étaient dans la situation supérieure de ceux qui ont fait l'acte généreux. Les Anglais n'avaient pas l'impression d'avoir agi par peur. Ils croyaient que c'était justice facile accordée à un scélérat. Il est douteux que Halifax ait eu le moindre espoir que Hitler garderait sa parole. Mais en société civilisée, il est obligatoire d'espérer qu'un homme qui n'est pas encore condamné comme criminel ne commettra pas ouvertement de crime.

Halifax n'avait aucune illusion concernant l'accord de Munich. Il en parlait chez lui comme d'une « humiliation », à cause de la manière précipitée avec laquelle il avait été conclu. Il n'a jamais parlé de « paix pour notre époque » ou « d'âge d'or » comme tant d'autres.

En mars 1939, quand Prague fut occupée, Halifax menaça de démissionner si la Grande-Bretagne n'agissait pas. Il semble que les chefs militaires demandèrent à Halifax et au Cabinet d'accepter une dernière fois l'état de choses.

Le 17 mars, le discours de Chamberlain mettait fin à la politique de pacification. Il était faible à l'origine, mais Halifax le modifia pour lui. Sous son impulsion, le Cabinet étendit à la Pologne et à la Roumanie une garantie d'aide militaire en cas d'agression.

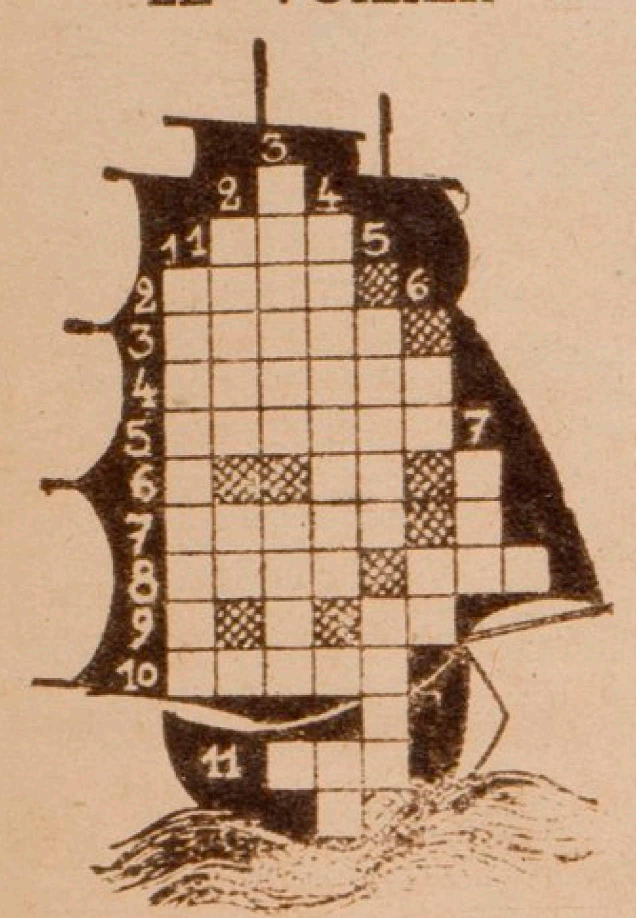
Cette politique étrangère a la force et la rigidité imprimées par l'esprit d'hommes d'honneur. Elle peut commettre des fautes. Son œuvre est toujours grande.

Halifax est déterminé aujourd'hui à se battre jusqu'à la victoire. En descendant du « King George V », il dit : « Le seul regret que nous partageons tous est que nous n'avons pas eu la chance de rencontrer un corsaire allemand. J'ai dit au capitaine que j'étais sûr que ni le gouvernement de Sa Majesté, ni celui des Etats-Unis ne m'auraient reproché mon retard si j'avais fondé mon excuse sur un engagement avec les Allemands. »

Délassons-nous...

MOTS CROISES

LE VOILIER



Horizontalement. — 1. Immense étendue d'eau. — 2. Partie la plus basse d'un vaisseau. — 3. Os de poisson. — 4. Le bord de la mer. — 5. Etat déficient résultant du triomphe de blancs sur des rouges. — 6. Pronom. — 7. Arrivée au temps fixé. — 8. Pronom. Etendue d'eau chantée par un grand poète romantique. — 9. Début d'une chanson qui encourage un jeune mousse à subir la direction du vent. — 10. Bois noir et très dur. — 11. Partie du bateau qui soutient la voile.

Verticalement. — 1. Navire à quatre mâts avec lequel Christophe Colomb découvrit l'Amérique. — 2. Celui qui sert sur un bateau. Pronom. — 3. Remplacement d'une troupe par une autre dans le service. Plate-forme autour des mâts. — 4. Ouvrier qui remet à neuf avec de l'étain des ustensiles de cuisine. Article contracté. — 5. Ile de la Grèce dans le golfe du même nom. Quand il souffle, le voilier avance. — 6. Double voyelle. Note de musique. — 7. Grand serpent.

IVRESSE GRADUEE

Il existe, paraît-il, six degrés dans l'ivresse, tout au moins c'est ce qu'affirme le docteur américain Williams.

Ces six degrés sont les suivants : 1° irritabilité ; 2° douce béatitude ; 3° état affectueux ; 4° état belliqueux ; 5° état larmoyant et 6° état comateux.

Le Dr Williams ne nous donne pas la dose moyenne de spiritueux à absorber pour atteindre ces différents degrés. Il est vrai d'ailleurs qu'elle est extrêmement variable.

Il vous est d'ailleurs facile d'effectuer vous-même quelques expériences. Nous vous souhaitons simplement d'atteindre vite les 2e et 3e degrés et de vous y maintenir le plus longtemps possible.

Si vous forcez la dose, attention aux degrés suivants.

LE CONTROLEUR

Un contrôleur passe dans un train allant de Lyon à Paris. Après avoir vérifié les billets, il constate qu'il y avait 113 voyageurs de première et seconde classes, 158 de première et troisième, et 175 de seconde et troisième.

Combien de voyageurs y avait-il dans chaque classe ?

SOLUTIONS

MOTS CROISES

Horizontalement. — 1. MER. — 2. CALE. — 3. ARETE. — 4. RIVAGE. — 5. ANEMIE. — 6. EN. — 7. ECHUE. — 8. LEUR. LAC. — 9. VA. — 10. EBENE. — 11. MAT.

Verticalement. — 1. CARAVELLE. — 2. MARIN. CE. — 3. RELEVE. HUNE. — 4. RETAMEUR. AV. — 5. EGINE. VENT. — 6. EE. LA. — 7. BOA.

LE CONTROLEUR

Il y avait 48 voyageurs de première classe, 65 de seconde et 110 de troisième.

SEPARATIONS

1° De 6 à 3. — 2° De 1 à 2 ou de 3 à 4 ou de 2 à 5. — 3° De 1 à 5. — 4° De 4 à 6.

EXAMEN LITTERAIRE

1. François Coppée. — 2. Romantique. — 3. Comédies. — 4. Les Misérables. — 5. Alexandre. — 6. Aucune réponse exacte. — 7. Gil Blas. — 8. 1636. — 9. Confessions. — 10. Bordeaux.

RIONS UN PEU

Le consul anglais de Yokohama craignant les tremblements de terre envoie à Londres chez leurs grands-parents ses deux enfants, délicieux bambins, mais bien turbulents. Deux jours après leur arrivée à Londres, leur père reçoit de ses parents ce télégramme :

« Envoyez tremblement de terre et reprenez enfants ».

* * *

Une dame très mûre, mais qui jouait à la jeune femme, se trouva dans un salon avec Bernard Shaw à qui elle fit toutes ses grâces et finit par lui demander :

— Dites-moi, maître, en toute sincérité, ne me trouvez-vous pas rajeunie ?

— Si, Madame, répondit-il, mais, franchement, vous y avez mis assez de temps.

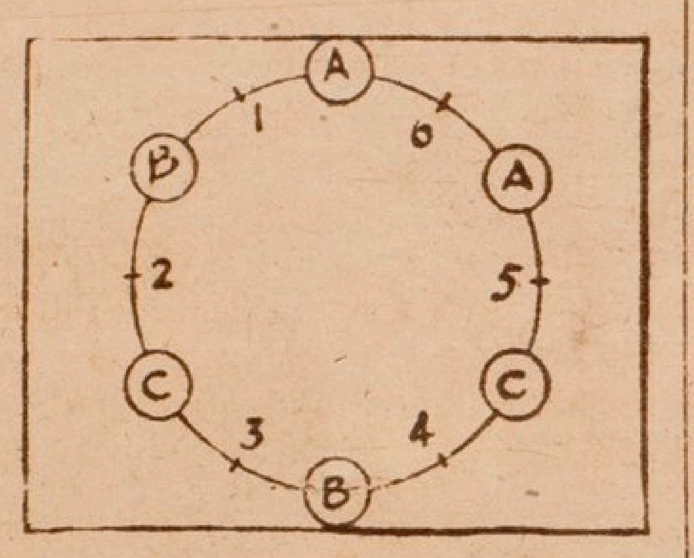
LE COIN DU CHERCHEUR

SEPARATIONS

Le cercle ci-dessous comporte six lettres. Deux A, deux B et deux C et, entre chaque lettre, un point numéroté de 1 à 6. Il s'agit de séparer les lettres par des traits unissant les points numérotés.

Pouvez-vous dire :

1° De quel nombre à quel nombre faut-il couper pour qu'il n'y ait plus



de chaque côté qu'une lettre de chaque sorte ?

2° De quel nombre à quel nombre faut-il couper pour que les A et les C soient séparés sans que les B le soient ?

3° De quel nombre à quel nombre faut-il couper pour que, malgré cela, les lettres soient toujours par paires ?

4° De quel nombre à quel nombre faut-il couper pour que les A et les C soient séparés sans que les B le soient?

PETIT EXAMEN LITTERAIRE

Avez-vous tout oublié de vos lectures et de vos leçons de littérature ? Voici des questions qui vous permettront de vérifier vos souvenirs. Chaque question est suivie de quatre réponses au choix qui vous mettront sur la voie... Mais attention, nous avons parfois volontairement proposé quatre réponses toutes également fausses...

1. — Edmond Rostand était contemporain de :
Montaigne
Bernardin de Saint-Pierre
François Coppée
Agrippa d'Aubigné

2. — L'œuvre de Vigny appartient à l'école
parnassienne
naturaliste
symboliste
romantique

3. — Emile Augier est connu pour ses
épigrammes
sonnets
tragédies
études historiques

4. — Dans quel roman de Victor Hugo apparaît le personnage de Cosette ?
Les Travailleurs de la mer
Les Misérables
Notre-Dame de Paris
Quatre-Vingt-Treize

5. — Laquelle de ces tragédies est de Racine ?
Rodogune
Alexandre
Les Juives
Zaïre

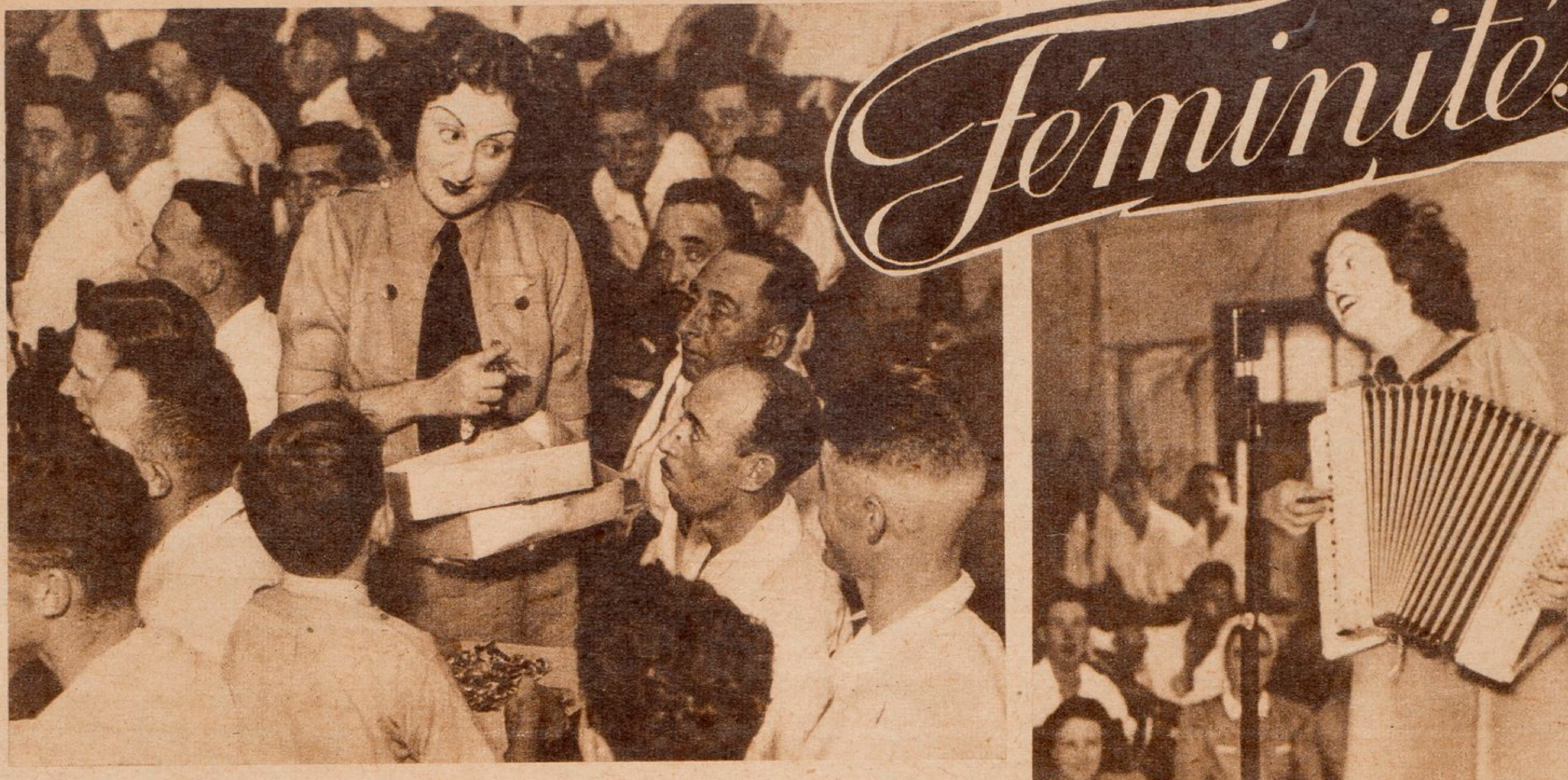
6. — La citation : « Vous l'avez, en dormant, madame, échappé belle » est tirée
d'Esther
d'Andromaque
du Cid
d'Horace

7. — Parmi les noms suivants, lequel est le titre d'un roman du XVIIIe siècle ?
Ruy Blas
Gil Blas
Blasco Ibanez
Erromango

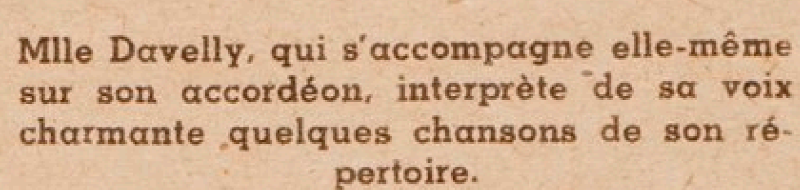
8. — Corneille a écrit le Cid en :
1515
1636
1680
1701

9. — L'ouvrage où J.-J. Rousseau a raconté sa vie est intitulé :
Confidences
Confessions
Mémoires
Rêveries

10. — L'auteur de « La peur de vivre » est de
Mauriac
Maurois
Moréas
Bordeaux



Mlle Davelly morigène un soldat de son air mutin. Mais le militaire ne semble pas très convaincu de la sévérité de la charmante diseuse.



Mlle Davelly, qui s'accompagne elle-même sur son accordéon, interprète de sa voix charmante quelques chansons de son répertoire.



Qu'il est bon de recevoir une caresse ! Surtout lorsque les camarades sont là qui vous regardent avec envie. Mais qu'ils se rassurent, il y en a pour tout le monde.

LE CAKE DU SOLDAT

Il y a trois mois, j'eus l'occasion de connaître Renée Davelly. Tout de suite elle a parlé de ses petits soldats et de ses blessés. Car elle a pour eux une véritable et profonde affection et essaye par tous les moyens d'atténuer leurs douleurs, leurs peines ou leur solitude.

A cette époque-là, « Le cake du blessé » n'était pas encore né. Elle parlait de ce projet avec enthousiasme.

Cette vaillante Française passe son temps à travailler pour ceux qui luttent pour défendre leur pays. Comme je la complimentais pour le travail qu'elle fournit, elle me répondit avec, dans les yeux, une flamme magnifique : « Il me semble que je contribue à rapprocher, chaque jour davantage, la France et l'Angleterre. »

Chaque semaine elle visite les hôpitaux des blessés militaires. Elle va de l'un à l'autre, chantant à chacun la chanson qu'il demande, distribuant les douceurs qu'elle leur a apportées.

Toutes nos lectrices désireuses, elles aussi, de se rendre utiles devraient aider cette charmante jeune femme qui, s'oubliant tout à fait, s'est exclusivement consacrée au bien-être des blessés.

NE JETEZ PLUS LES RESTES DE PAIN

Avec un peu de savoir-faire, vous pouvez les transformer en gâteaux délicieux.

Peut-être serez-vous sceptique, Madame, quant au résultat, en prenant connaissance des recettes relatives à l'utilisation des restes de pain ?

Ayez l'audace de risquer un peu de lait et de sucre, une barre de chocolat, un œuf ou deux et quelques minutes de travail récréatif.

SANS FAÇON

Mettez à tremper dans du lait tiède et bien sucré suffisamment de morceaux de pain rassis pour obtenir une pâte très épaisse après complet ramollissement. Passez-la au tamis et faites ensuite un mélange dans les proportions suivantes : à huit cuillerées à bouche de cette pâte, ajoutez deux jaunes d'œufs et les blancs battus en neige. Travaillez pendant quelques minutes. Beurrez des petits pots à crème, emplissez-les aux trois quarts avec la pâte et mettez au four assez vif. Cuisez pendant trente minutes, démoulez et servez chaud ou froid.

PETITS CAKES

Trempez les morceaux de pain dans du lait très sucré de façon à le réduire en pâte très épaisse en le passant au tamis. Dans un récipient, mettez huit cuillerées de pâte, deux de raisins secs gonflés dans de l'eau tiède aromatisée à la liqueur, deux jaunes d'œufs et les blancs battus en neige. Travaillez le mélange pendant quelques minutes et garnissez-en des petits moules beurrés que vous n'emplirez qu'aux trois quarts. Mettez au four chaud pendant trente minutes, démoulez et servez froid.

PAIN DE RIZ

Faites bouillir un demi-litre de lait et infusez dedans le zeste d'un citron. Ajoutez 100 grammes de sucre. Séparez le lait en deux parties égales. Dans l'une faites cuire 75 grammes de riz et trempez dans l'autre des restes de pain autant qu'il en faut pour absorber complètement le lait. Passez au tamis cette dernière préparation et mélangez-la avec le riz cuit et deux œufs, blancs battus en neige.

Garnissez de cet amalgame un moule beurré, faites cuire au four doux pendant une heure et démoulez pour servir chaud ou froid, selon vos préférences.

PATE DE PRUNEAUX

Dans de l'eau sucrée, mettez à tremper des pruneaux pendant quelques heures. Dénoyautez-les ensuite délicatement pour ne pas les briser. Faites une pâte très épaisse avec des restes de pain ramolli dans du lait sucré. Battez en neige deux ou trois blancs d'œufs, incorporez-les dans la pâte avec les jaunes et les pruneaux. Beurrez un moule, garnissez-le de l'ensemble et cuisez à four doux pendant une heure et quart. Démoulez et servez.

BABA

Ramollissez le pain dans du lait sucré et passez-le au tamis. Mélangez à dix cuillerées de pâte, deux de sucre en poudre, deux de raisins secs gonflés dans de l'eau tiède additionnée de sucre et de rhum, trois jaunes d'œufs et les blancs battus en neige. Après avoir travaillé l'ensemble pendant quelques minutes, garnissez-en un moule à savarin beurré, mettez à cuire au four doux pendant une heure. Démoulez et arrosez trois ou quatre fois à un quart d'heure d'intervalle avec du sirop aromatisé de rhum. Servez tiède ou froid.

MARTINIQUAIS

Faites tremper des restes de pain dans du café au lait bien aromatisé et sucré. Passez au tamis et ajoutez à la pâte, qui doit être très consistante, deux ou trois œufs dont les blancs seront battus en neige. Effectuez un bon mélange avec lequel vous garnirez aux trois quarts un moule beurré. Faites cuire au four chaud pendant 45 minutes. Démoulez et servez.

Pour conserver
VOTRE TEINT D'ADOLESCENTE

De très jeunes filles se plaignent souvent, tout comme les femmes, d'avoir des soucis à cause de leur teint et de ne jamais savoir comment cacher les boutons d'acné, les taches de rousseur ou d'adapter leur maquillage à leur âge.

Il faut, avant tout, bien se porter. L'acné juvénile vient très fréquemment de troubles intestinaux qu'il faut combattre en tout premier lieu. Aucun traitement de beauté ne peut donner de résultat lorsque la santé n'est pas bonne, lorsque la circulation du sang ne se fait pas normalement ou que l'élimination est paresseuse.

Faites donc de l'exercice, quotidiennement si possible, suivez un régime alimentaire très sain et, alors seulement, les soins locaux pourront vous débarrasser de ce qui vous ennuie.

Utilisez un très bon savon et une brosse pareille à celle qu'emploient les femmes pour se démaquiller, tous les soirs. Tous les matins, savonnez abondamment votre visage et passez ensuite la brosse comme on passe un blaireau lorsque l'on veut se raser. Rincez longuement avec de l'eau fraîche qui activera la circulation sous la peau.

Ainsi vos pores seront vidés des impuretés qui risquent de les infecter. Si vous prenez la précaution de passer ensuite une lotion astringente, elle agira comme antiseptique et vous évitera bien des boutons. Cette lotion atténuera en même temps le luisant de votre peau et lui donnera cet aspect de velouté qui est un des plus grands charmes des jeunes filles.

Ayez également soin de répéter le lavage matinal le soir, avant d'aller dormir. Touchez ensuite chaque bouton, très légèrement, avec une crème à base de soufre et contenant de l'ichtyol (votre pharmacien vous la fera très facilement). Laissez-la toute la nuit.

Pour ceux et celles que les taches de rousseur désolent, il existe des traitements spéciaux dans les instituts de beauté où, au bout de quelques séances, ces malencontreuses taches s'atténuent puis finissent par disparaître.

N'oubliez pas que le système nerveux a une influence importante sur l'état de votre peau. Donc, le surmenage causé par les études, les soucis sentimentaux qui encombrent l'âme des adolescents seront à éviter. Ayez soin d'avoir un bon régime alimentaire et vivez autant que possible au grand air, et vous finirez par vous débarrasser de tout ce qui nuit à la beauté de votre teint.

Pour votre maquillage, soyez très, très parcimonieuse. Pas de rouges écarlates sur les joues ou les lèvres, pas de rimmel et de bleu aux paupières. Contentez-vous, avant de vous poudrer, de passer auparavant sur votre visage un peu de lait d'amandes qui vous servira de fond de teint et de base pour votre poudre. Puis un nuage de rouge sur les joues, un soupçon de fard sur les lèvres. Brossez vos cils et vos sourcils avec un peu de vaseline ou d'huile d'amandes douces et vous serez vraiment ravissante à regarder.

GRANDE SOIREE DANSANTE

Une grande soirée dansante sera donnée le samedi 6 septembre 1941 au Club de la Police Spéciale (ex-Littoria), route des Pyramides, par la Société pour la Protection des Enfants Sans Abri, sous le Haut Patronage de S.E. le Dr Ali Ibrahim pacha, dont le revenu sera réservé au secours des Victimes des Raids Aériens. Au programme : « Chant » par Mohamed Amin, le chanteur bien connu, « Danse » par la vedette Tahia Carioca, des « Monologues » par Soria Hilmy, ainsi que des Variétés, Danse Espagnole, Jazz-Band. Un Concours de Beauté sera en outre organisé pour la sélection de la Reine de Beauté du Caire. Prix du Billet : pour les Dames P.T. 20, pour les Messieurs P.T. 30.

MISE AU POINT

Par suite d'une regrettable erreur d'impression, le nom de Mr W. F. Hartin, correspondant naval du « Daily Mail », a été orthographié Martin dans notre dernier numéro. Nous nous en excusons vivement.

SAVEZ-VOUS BIEN VOUS TENIR ?

SINON CORRIGEZ-VOUS AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD...

Avez-vous remarqué combien sont rares les femmes qui marchent avec élégance, qui s'assoient de façon gracieuse et aisée ? Cela provient le plus souvent des mauvaises habitudes prises sur les bancs de l'école. Porter des livres trop lourds ou des cartables trop chargés donne dès l'adolescence des déformations qui sont très difficiles à faire disparaître ensuite.

Veillez donc très attentivement à la tenue de vos enfants, surtout lorsqu'ils parviennent à douze ou quinze ans, car les défauts qu'ils prennent à cette époque leur resteront toute leur existence, à moins qu'ils n'aient, à un moment donné, la volonté très ferme de s'en corriger.

J'ai établi un questionnaire auquel vous répondrez en l'appliquant à vous et à vos enfants. Vous verrez ainsi les points particuliers que vous avez à surveiller pour vous ou pour eux. Lisez-le attentivement et répondez-y sans détour :

1 — Vous tenez-vous bien droite lorsque vous êtes debout ?
2 — Votre dos est-il très droit ?
3 — Votre menton légèrement levé ?
4 — Votre ventre rentré ?
5 — Etes-vous bien appuyée sur vos deux pieds ?
6 — Vous asseyez-vous en restant droite ?
7 — Votre buste est-il entièrement appuyé au dossier de votre siège ?
8 — Vos épaules sont-elles redressées ?
9 — Votre tête droite sans raideur ?
10 — Vos jambes gracieusement posées devant vous ?
11 — Marchez-vous légèrement ?
12 — Marchez-vous posément ?...
13 — ... La tête haute ?
14 — ... Le corps droit ?
15 — ... Les épaules en arrière ?
16 — Marchez-vous les épaules dégagées ?
17 — Vos bras restent-ils près de votre corps d'une manière naturelle sans trop se balancer, sans que votre sac soit serré nerveusement ?

Voyez exactement les questions auxquelles vous avez pu répondre « oui » immédiatement, celles où vous avez hésité et celles auxquelles vous répondez négativement. Soulignez ces dernières en rouge et faites en sorte de rectifier ce qui est défectueux dans votre allure.

Prenez garde, lorsque vous vous installez pour lire, à ce que la lumière tombe directement par-dessus vos épaules sur le livre.

Lorsque vous écrivez, ayez soin de bien vous asseoir complètement sur votre siège, et que votre bureau ou votre table soit de hauteur convenable pour ne pas vous obliger à trop vous pencher en avant.

Que votre sac à main soit de telle sorte que vous n'ayez pas à le serrer sous le bras. Regardez-vous un jour dans une vitrine lorsque vous marchez dans la rue, le bras bien plaqué contre vous, pour maintenir ce précieux réticule, et vous verrez tout de suite combien votre allure générale est étriquée.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Suzy »

Je regrette de ne pouvoir vous renseigner. Mais les questions que vous me posez ne sont pas de mon domaine. Pourquoi ne consultez-vous pas un chimiste ?

Nièce « Espoir en vous »

Ne croyez pas que l'on gagne si facilement de l'argent en adoptant la profession en question. Pour le moment, je ne vois aucun débouché pour vous. Pourquoi ne vous occuperiez-vous pas d'autre chose, au lieu de chercher à vous faire connaître dans une profession déjà tellement ardue par elle-même ? Croyez-moi, cherchez autre chose. Vous trouverez certainement.

Nièce « Vedette A.K. »

Vous pouvez très bien porter un manteau blanc à votre âge. Puisque vous avez 4 mètres de tissu, faites un modèle très ample dans le dos avec des manches assez riches. Pour votre poitrine, je ne puis vous conseiller qu'une chose : des exercices avec des haltères ; faites de la gymnastique, des exercices respiratoires.

Nièce « Jann »

Mais naturellement, votre langue blanche indique un mauvais fonctionnement des intestins, ainsi qu'une affection du foie. Le médicament en question n'est pas fameux. Pourquoi ne consultez-vous pas un spécialiste des maladies internes ? Vos parents devraient s'incliner si ce dernier leur faisait comprendre que c'est d'un régime que dépend votre santé. Tous vos troubles proviennent de cela. Soignez-vous et vous deviendrez une femme nouvelle.

Nièce « Aidez-moi »

Tout votre raisonnement est faux. Mais il est certain que ce jeune homme se lassera de vous lorsqu'il se sera bien amusé pendant un certain temps. Pour qu'un homme s'attache sérieusement à une femme, il devrait commencer par la respecter. Comment voulez-vous qu'il vous respecte si vous voulez adopter la ligne de conduite en question? Pourquoi dites-vous qu'il est, pour vous, la seule chance de bonheur ? Vous n'avez que 19 ans et tout l'avenir est devant vous. Secouez-vous, petite nièce, et oubliez toutes ces sottises. Ressaisissez-vous pendant qu'il est encore temps, car vous regretteriez toujours l'action accomplie dans un moment de folie.

Nièce « Alice »

Il ne vous reste plus qu'une chose à faire : aller dans un bon institut de beauté. Excusez-moi d'avoir quelque peu tardé à vous répondre, mais j'avais un courrier énorme ces temps-ci.

Nièce « Confiante Cléopâtre »

Les cicatrices en question ne peuvent disparaître qu'en suivant un traitement dans un institut de beauté. Le fond de teint ne rend pas invisibles les cicatrices. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de vous en débarrasser? Je regrette de vous avoir déçue, mais, voyez-vous, je ne puis faire des miracles. Trop de nièces s'imaginent qu'il suffit de m'écrire pour être guéries et que j'opère des transformations là où les docteurs ont échoué. Je ne puis jamais répondre dans « Images » avant deux ou trois semaines. Tout dépend de mon courrier. Ne soyez donc pas tellement pressée et pensez qu'il y a d'autres nièces qui ont écrit avant vous et qui attendent leur réponse.

...Et à mes neveux

Neveu « Saint-Marc »

Il n'y a pas de livres ou de revues qui vous éclaireraient sur la profession que vous désirez adopter. D'ailleurs, cela devrait venir de vous-même, sans enseignement, sans lectures. La carrière en question est trop chargée pour que je vous conseille de l'embrasser. Cherchez donc autre chose.

Neveu « Jos. Maggiar »

Parlez à cette jeune personne. Il est évidemment trop tôt pour que vous songiez à fonder un foyer, mais, si elle répond à votre flamme, vous pourriez vous fiancer avec elle. Je ne vois pas en quoi les idées arriérées de son père pourraient influencer votre avenir. Persévérez et luttez avec courage.

Neveu « T.B. »

Ne revoyez plus cette jeune fille puisqu'elle est légère et qu'elle flirte avec vos amis. Si elle vous aimait vraiment, elle aurait été plus fidèle envers vous. Vous oublierez vite l'infidèle. Vous êtes vraiment trop jeune pour avoir des peines sérieuses.

Neveu « Hésitant »

Ne lui donnez plus signe de vie. Il est tout à fait certain que cette jeune personne n'est pas sérieuse.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

TROIS SOURIRES

Le sourire de Gertrude Michael est empreint d'une douceur qui va jusqu'à la mélancolie. Tout le charme blond de la star se dégage dans cette expression mi-gaie, mi-triste.

Le sourire lumineux de Larraine Day est concentré dans son regard velouté, qui éclaire un visage d'une beauté parfaite.

Priscilla Lane sourit des lèvres, des yeux et de toute sa délicieuse frimousse. Ce visage charmant reflète la joie de vivre, d'être jeune, d'être belle... et d'être star.